

Mauger Gérard, Poliak Claude F.  
 Centre de sociologie européenne, EHESS, CNRS

## LECTURES : MASCULIN / FEMININ

Toutes les enquêtes sur les pratiques de lecture mettent en évidence une opposition recouvre approximativement celle entre filières féminines à la fois quantitative et qualitative selon le sexe : quel que soit l'âge ou le niveau de diplôme, les femmes se distinguent par un niveau de lecture légèrement supérieur à celui des hommes et par une préférence pour la fiction<sup>1</sup>. Comment rendre compte de cet écart quantitatif et qualitatif entre pratiques de lecture féminines et masculines ? De façon générale, quelle est l'incidence du sexe sur les pratiques de lecture ? Peut-on distinguer des lectures féminines et des lectures masculines auxquelles correspondraient des offres de lectures spécifiques ?

Si l'on suppose que la compétence (ou l'incompétence) socialement assignée, dévolue ou reconnue à un agent commande sa propension à acquérir les connaissances et à cultiver (ou à laisser en friches) les dispositions, les intérêts, les goûts correspondants, et que la lecture, à la fois mode d'accès privilégié aux informations et aux savoirs et au plaisir littéraire sous ses diverses formes, permet de les satisfaire, on peut tenter de rendre raison des écarts constatés entre les pratiques de lecture selon le sexe en fonction des positions assignées aux hommes et aux femmes dans la division sociale du travail. Dans cette perspective, il s'agit de montrer, d'une part, comment, tendanciellement, hommes et femmes se trouvent prédestinés (par la famille, par l'école, etc.) à telles ou telles catégories de positions dans l'espace social et, d'autre part, quels types de compétences, d'intérêts, de goûts et d'aversion (donc aussi quels types de lecture) sont en quelque sorte appelés par ces positions plutôt masculines ou plutôt féminines. On ébauchera donc d'abord un classement des activités (professionnelles ou non) et des compétences et apprentissages correspondants. On étudiera ensuite la distribution des hommes et des femmes dans les différents domaines de compétences et d'activités

ainsi délimités. L'explication des écarts entre pratiques de lecture féminines et masculines réside pour partie dans la ségrégation sexuelle des filières scolaires : l'opposition traditionnelle entre littéraires et scientifiques et masculines<sup>2</sup>. Mais comment rendre compte, en dépit de la progression sans précédent des scolarités longues pour les deux sexes, de cette prédilection des filles pour les filières littéraires et de leur aversion pour les filières scientifiques et, à l'inverse, de l'attrait qu'exercent les filières scientifiques sur les garçons et de leur allergie aux filières littéraires ? On essaiera de montrer que la division sexuelle des filières scolaires trouve elle-même son principe dans la division sexuelle du travail entre «monde des choses humaines» (féminin) et «monde des choses matérielles» (masculin).

### Les femmes lisent plus que les hommes et préfèrent la fiction

A l'inverse de ce qui se passait il y a vingt ans, les femmes devancent aujourd'hui les hommes pour toutes les pratiques qui concernent le livre, qu'il s'agisse de la fréquence d'achat, de l'intensité de la lecture ou de l'inscription en bibliothèque<sup>a</sup>. Elles relisent leurs titres de prédilection (52% des réponses contre 28% chez les hommes), lisent le soir plus régulièrement et plus longtemps et font beaucoup plus souvent figurer la lecture parmi leurs trois loisirs préférés (44% contre 23%)<sup>b</sup>. Dans les milieux peu diplômés, les femmes lisent plus de livres que les hommes; parmi les bacheliers, on trouve beaucoup plus de «faibles lecteurs»<sup>c</sup> parmi les hommes que parmi les femmes et la féminisation du lectorat est particulièrement sensible dans les milieux moyennement diplômés; cadres supérieurs ou membres des «professions intermédiaires», les femmes conservent la particularité de lire plus (et notamment plus de fiction) que leurs homologues masculins<sup>d</sup>; enfin, le recul de la lecture chez les jeunes adultes (nés dans les années 1950) a été plus sensible chez les hommes que chez les femmes.

<sup>1</sup> Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, Ed. La Découverte, 1994, pp. 286-289.

<sup>2</sup> Christian Baudelot et Roger Establet, *Allez les filles!*, Paris, Editions du Seuil, 1992.

<sup>a</sup> Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, op. cit..

<sup>b</sup> Christian Baudelot et Roger Establet, *Le niveau monte. Réfutation d'une vieille idée concernant la prétendue décadence de nos écoles*, Paris, Editions du Seuil, 1989.

<sup>c</sup> La nomenclature a été standardisée par les enquêtes Pratiques culturelles des Français où les statistiques recueillies portent sur les livres lus pendant l'année écoulée et sont découpées selon l'échelle suivante. 0 livre : "non lecteurs"; 1 à 4 livres et 5 à 9 livres : "faibles lecteurs"; 10 à 24 livres : "moyens lecteurs"; plus de 25 livres : "gros lecteurs".

<sup>d</sup> NB : elles ont même tendance à accentuer ce trait par rapport à la période étudiante (cf. Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, op. cit.).

Outre qu'à niveau de diplôme identique, les femmes lisent plus que les hommes, elles préfèrent nettement la fiction (des romans sentimentaux à la lecture «de création» en passant par les *best-sellers*), alors que les hommes préfèrent les livres pratiques, les ouvrages de sciences et techniques ou les essais et la lecture de magazines et de presse quotidienne. L'enquête de Patrick Parmentier<sup>e</sup> aboutit aux mêmes résultats: «le groupe essentiellement narratif, formé par les romans sentimentaux, les romans psychologiques de culture moyenne et les romans policiers comprend aussi, parmi les documentaires, les essais vécus, mais ne se rencontre quasiment jamais avec les sciences ou la science-fiction: (...) ces rapprochements sont le fait d'un public féminin. Le groupe opposé formé par les sciences, la science-fiction, la bande dessinée, les 'activités', ouvrages pratiques et sur les loisirs, associe également fiction et documentaire dans un même goût qu'on peut appeler 'moderne' (sciences, SF, BD) et comme plutôt masculin (sciences et SF en tout cas). (...) Les préférences des hommes et des femmes s'organisent selon une opposition qui ne surprendra pas, celle des intérêts documentaires et des intérêts romanesques. (...) Il s'agit (...) bien de deux types d'investissement dans la lecture, liés aux rôles masculin et féminin, et dont l'orientation traverse dans le détail la frontière bibliographique romans / documentaires. Ainsi les romans 'psychologiques' s'opposent-ils aux romans non-psychologiques». Cette distinction omniprésente se manifeste chez les «faibles lecteurs» sous la forme d'une opposition entre la lecture de romans sentimentaux et celle de livres pratiques, chez les «moyens lecteurs» entre les best-sellers et les livres scientifiques et techniques, et chez les «gros lecteurs» entre la littérature de création et les essais. Aujourd'hui comme il y a 15 ans, sur 10 personnes qui lisent le plus souvent des romans, 7 sont des femmes. Le goût exclusif de la fiction concerne très majoritairement des femmes d'âge et de milieux socioculturels divers (86%): en tête pour toutes les sortes de roman sauf la science-fiction, elles ignorent les livres de sciences et techniques et les essais<sup>f</sup>.

En Allemagne, constate, de même, «un net goût des jeunes filles et des femmes pour l'écrit, typique de leur sexe», la féminisation de la culture écrite et lue au XXe siècle (en 1954, 27% des jeunes gens et 42% des jeunes filles, entre 15 et 24 ans, donnaient la lecture de livres comme leur loisir préféré; en 1984, il n'y avait plus que 19% des jeunes gens, mais toujours 41% des jeunes filles) et l'écart entre les intérêts masculins et féminins («Pour la plupart des jeunes gens le choix des lectures est guidé par des intérêts professionnels. (...) Par contre, chez les jeunes filles l'intérêt pour le récit, la fiction, joue un rôle plus important»)<sup>g</sup>.

## «MONDE DES CHOSES MATERIELLES» ET «MONDE DES CHOSES HUMAINES»

*Sciences de la nature, sciences de l'homme et littérature*

«Il n'y a, écrit Durkheim, que deux catégories d'objets auxquels il est possible d'attacher la pensée. C'est l'homme, d'une part, la nature, de l'autre», «le monde mental et le monde physique», «le monde des choses matérielles» et «le monde des choses humaines». A ces deux catégories d'objets correspondent les deux grandes branches de l'enseignement. «Si les sciences psychologiques et sociales étaient plus avancées, ajoute-t-il, ce serait évidemment à elles (...) qu'il appartiendrait de nous faire connaître la nature humaine». En l'état, c'est à l'histoire qu'il faut recourir, étant entendu que, selon Durkheim, il faut y inclure l'enseignement des littératures, car, écrit-il, «ce n'est pas assez que le maître parle, d'une manière générale, des moeurs, des idées, des institutions d'un peuple; il faut que l'élève les touche du doigt, les voie vivre dans les documents (...) où ces idées et ces pratiques sont peintes de la façon la plus vivante». Les littératures permettent de connaître «l'extrême diversité des sentiments qui ont agité le coeur humain», «de les vivre par la pensée, ainsi que les grandes idées morales, religieuses, esthétiques qu'ont les hommes». Quant à l'enseignement des sciences de la nature, c'est pour des raisons d'ordre utilitaire et professionnel que, selon Durkheim, l'enseignement de la nature a conquis droit de cité dans le système scolaire: «c'est l'importance accrue de la vie économique, écrit-il, qui fit sentir vers le milieu du XVIIIe siècle, la nécessité d'une culture nouvelle qui préparât mieux les jeunes gens aux professions industrielles dont l'humanisme ne pouvait que les détourner». A ces deux ordres d'enseignement, il associe deux types de métiers: pour les magistrats, avocats, historiens, littérateurs, hommes d'Etat, etc., l'enseignement des sciences sociales, de l'histoire et de la littérature; pour les ingénieurs, industriels, négociants, etc., l'enseignement des sciences physiques et biologiques qui permettent d'«accroître notre emprise sur l'univers phy-

<sup>e</sup> Patrick Parmentier, "Les genres et leurs lecteurs", *Revue Française de Sociologie*, XXVII, 1986, pp. 397-430.

<sup>f</sup> Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, op. cit.

<sup>g</sup> Jürgen Zinnecker, "Literarische und ästhetische Praxen in Jugendkultur und Jugendbiographie", in *Jugendliche und Erwachsene '85 - Generationen im Vergleich*. Bd. 2: Freizeit und Jugendkultur, hrsg. von Jugendwerk und Deutschen Shell, Leverkusen, 1985, pp. 143-348.

sique» et «notre prospérité matérielle». Mais l'enseignement des sciences est aussi «un inestimable instrument de culture logique», culture logique qui «a d'autant plus de prix qu'elle est appelée à servir dans l'étude non seulement des choses matérielles, mais de l'homme lui-même». «Ainsi, conclut Durkheim, tout permet de croire que la solution de continuité qui sépare encore l'étude de la nature physique et l'étude de la nature humaine n'est plus qu'une survivance destinée à disparaître». A ces deux ordres d'enseignement, il faut enfin en ajouter un troisième : «en raison du rôle spécial que joue le langage dans la vie intellectuelle», l'exercice de style, conçu comme «exercice d'analyse et de synthèse logique», «n'est pas moins indispensable à la culture scientifique qu'à la culture dite littéraire» et c'est pourquoi «l'étude du langage - c'est-à-dire de la grammaire et de la langue - constitue l'assise commune de tout enseignement»<sup>3</sup>. De fait, l'écrit reste aujourd'hui encore la fin et le moyen de tout travail scolaire et toutes les disciplines scolaires qui sont des disciplines discursives requièrent des performances à la fois langagières et conceptuelles : c'est pourquoi «la lecture occupe une place à part dans l'ensemble des activités scolaires, puisqu'elle est à la fois un apprentissage particulier et le moyen des autres apprentissages»<sup>4</sup>.

En résumé, Durkheim opère une double distinction. Entre sciences de la nature et sciences de l'homme, d'une part : bien qu'elles soient distinctes par leur objet, leur opposition doit disparaître, ne serait-ce que parce que les unes et les autres supposent la maîtrise de la culture logique et du langage. Entre sciences de l'homme et littérature, d'autre part : bien qu'elles aient le même objet - le monde des choses humaines - elles l'enseignent différemment. Les sciences de l'homme l'abordent objectivement, «de l'extérieur», théoriquement; la littérature, sub-

jectivement, «de l'intérieur», «quasi-expérimentalement», elle permet de «toucher du doigt», de «voir vivre», de «vivre par la pensée». Les deux enseignements s'opposent non pas tant par leur objet que par les modalités de l'accès au savoir.

**«La matière matérielle», «l'humanité matérialisée», «les hommes considérés dans leur personnalité et leur humanité»**

Entre la «matière matérielle» ou «matière inerte» - le monde des choses matérielles de Durkheim - et «les hommes considérés dans leur personnalité et leur humanité» - le monde des choses humaines de Durkheim - Maurice Halbwachs introduit «l'humanité matérialisée». A cette tripartition des domaines d'activités correspond, selon lui, une tripartition des hommes, des compétences, des savoirs et des intérêts. Savants, ingénieurs, techniciens, ouvriers, spécialisés dans l'accomplissement des tâches industrielles, travaillent sur la matière matérielle. Si la classe ouvrière se définit comme «l'ensemble des hommes qui, pour s'acquitter de leur travail, doivent se tourner vers la matière et sortir de la société», il n'y a pas de solution de continuité entre le savant, l'ingénieur, le technicien et l'ouvrier : «le savant est bien tourné vers la matière, exactement comme l'ouvrier manuel». Ainsi peut-on rendre compte, sinon, comme l'écrit Maurice Halbwachs, de «la paralysie partielle des fonctions de relation»<sup>5</sup> chez les ouvriers (le cas des savants, visiblement, l'embarras), du moins du désintérêt fréquent, voire de l'aversion, des ingénieurs comme des ouvriers pour la lecture romanesque en général et la psychologie en particulier («le blabla», «le baratin», «des trucs de bonnes femmes») et d'intérêts en matière de lecture qui, s'ils existent, concernent pour l'essentiel le monde des choses matérielles (livres et revues scientifiques et techniques). La gestion des relations humaines et sociales, les communications interpersonnelles, «les hommes considérés dans leur personnalité et leur

<sup>3</sup> Emile Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Quadrige PUF, 1990, pp. 366-398.

<sup>4</sup> Anne-Marie Chartier, «La lecture scolaire entre pédagogie et sociologie», in Martine Poulain (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1993, p. 104.

<sup>5</sup> Maurice Halbwachs, «Matière et société», in *Classes sociales et morphologie*, Paris, Editions de Minuit, 1972, (pp. 58-94).

humanité», définissent l'activité et les compétences des directeurs, administrateurs, hauts fonctionnaires, etc., mais aussi celles traditionnellement dévolues aux femmes dans le cadre familial. «En tant qu'ils se distinguent des techniciens, (ils) ont pour objet, pour tâche, d'intervenir de façon à adapter les règles, les lois générales, les procédures, les méthodes techniques aux conditions particulières et personnelles qui se présentent, etc.», écrit Maurice Halbwachs<sup>6</sup>. D'où leur intérêt pour «l'humain» - «le psychologique» et «le social» - leur goût pour les sciences humaines et la littérature, intérêts pour la lecture qui sont aussi des intérêts (professionnels) à la lecture. Entre ces deux pôles, employés et fonctionnaires occupent une position intermédiaire. Aux ouvriers qui «n'agissent, par leur technique, que sur une matière inerte», Maurice Halbwachs oppose les employés et fonctionnaires qui agissent sur «de l'humanité matérialisée», cette matière se distinguant de la matière matérielle «en ce sens que c'est un aspect de l'humanité»<sup>7</sup> : la dimension interpersonnelle de leur travail<sup>8</sup> permet de comprendre pourquoi ils accordent une importance particulière à la présentation de soi et au commerce avec au-

trui, de rendre compte de leur intérêt pour les interactions et les compétences dont elles dépendent et, en définitive, de leur intérêt «à» et «pour» la lecture (littérature et sciences humaines).

### *Intelligence pratique et intelligence discursive*

L'opposition pédagogique suggérée par Durkheim entre apprentissage théorique (objectif, de l'extérieur) et apprentissage littéraire (subjectif, de l'intérieur) ne vaut-elle que pour le monde des choses humaines ou peut-on l'étendre au monde des choses matérielles? Dans l'un et l'autre cas, est-elle réductible à l'opposition théorie/pratique, spéculatif/sensible, abstrait/concret? Analysant la division économique des savoirs et le commerce inégal des connaissances entre «gens de la science», «gens de l'école» et «gens du terrain», scientifiques, ingénieurs et professionnels, à partir d'un ensemble d'enquêtes sur les métiers de la mer, Geneviève Delbos et Paul Jorion opèrent une double distinction entre «savoir de la science», «savoir de la pratique» et «savoir scolaire», d'une part, entre «savoir pratique», «savoir procédural», «savoir propositionnel» et «savoir scientifique», d'autre part. L'apprentissage pratique, apprentissage «sur le tas», par immersion, par l'expérience (selon le principe que «c'est en forgeant que l'on devient forgeron»), est intériorisation des gestes du métier, d'un savoir-faire (routine, exécution machinale, habitudes transformées en seconde nature, habitus), sans qu'intervienne aucune conceptualisation. Ce savoir pratique issu de la pratique, savoir incorporé, pré-réflexif, «permet d'agir sur le monde naturel, comme sur le monde social, pour assurer autant que faire se peut la réussite de fins particulières». Il est distinct à la fois de ce qu'ils désignent comme savoir procédural, d'une part, et comme savoir propositionnel, d'autre part. Le savoir procédural peut être abstrait de l'observation des pratiques : c'est celui que l'on trouve sous forme écrite dans les manuels<sup>9</sup>. Issu de la pratique et destiné à

<sup>6</sup> Maurice Halbwachs, "Les caractéristiques des classes moyennes", in *Classes sociales et morphologie*, Paris, Editions de Minuit, 1972, (pp. 95-111).

<sup>7</sup> "Si l'on considère les hommes et les groupes, on aperçoit qu'ils peuvent être envisagés aisément, de certains points de vue, comme des ensembles d'unités identiques, dont les parties semblables possèdent cette propriété qu'ont les choses matérielles et inertes d'être comptées, dénombrées, d'être mesurées, d'être réparties (...) et se ramènent, par certains côtés, aux conditions de mécanisme et d'inertie ou de matérialité des choses inertes, en d'autres termes de l'idée que l'humanité est une humanité matérialisée", écrit Maurice Halbwachs (*ibid.*, pp. 105-106).

<sup>8</sup> En fait, il faut distinguer, parmi les employés, ceux qui agissent sur "l'humanité matérialisée" (qui "traitent les individus comme des choses") et ceux qui traitent de l'information et qui ont affaire à des signes et non à des personnes ("cette fonction en elle-même n'implique pas plus de contacts avec les personnes que la transformation de la matière matérielle", note Alain Chenu, in *Les employés*, Paris, Editions la Découverte, 1994, pp. 25-42).

<sup>9</sup> Geneviève Delbos et Paul Jorion, *La transmission des savoirs*, Paris, Editions de la Maison des

retourner à la pratique, consigné par écrit, il est a-théorique<sup>10</sup>. Le savoir propositionnel est le savoir dispensé par l'école, savoir à prétention générale, en principe transposable à une multiplicité de circonstances que le sens commun désigne comme scientifique. En fait, «le savoir scientifique est l'idéal du savoir scolaire» : le savoir scolaire, «à défaut de pouvoir être théorique, résume le savoir sous forme de propositions non logiquement connectées et qui se contentent d'énoncer des contenus» ; «ce que l'école transmet avec autorité ce n'est pas la science, mais le sens commun d'une époque et d'une culture dans son expression la plus générale; ce que Foucault appelle épistémé», écrivent Geneviève Delbos et Paul Jorion.

En résumé, ils font apparaître une double opposition : entre savoir scolaire et savoir pratique, d'une part, entre science et technologie d'autre part. Au savoir comme intelligence pratique du monde naturel et/ou du monde social s'oppose le savoir comme intelligence discursive du monde des choses matérielles et/ou du monde des choses humaines sur lesquels et à propos desquels on s'efforce d'élaborer «un système de connaissances autorisant une appréhension dépouillée de la gangue de la contingence»<sup>11</sup>. L'intelligence discursive, qu'il s'agisse de savoir scientifique, de savoir propositionnel ou même de savoir procédural, suppose le temps de la réflexion, avec le rapport distant

au monde qu'il implique : savoir scolaire inséparable de la situation de *skholè*<sup>12</sup>, il est le privilège d'un corps de professionnels du savoir. Par ailleurs, au sein même du savoir scolaire, s'opposent savoir scientifique à un pôle et savoir procédural à l'autre (le savoir propositionnel occupant une position intermédiaire), sciences et technologies, sciences pures et sciences appliquées. Double opposition solidaire d'une conception des rapports entre théorie et pratique qui subordonne la connaissance concrète au savoir abstrait, le geste au discours, faisant de la pratique la traduction des connaissances en réalisations, «la traduction sur le terrain d'un savoir qui en serait le texte, la loi».

### *Théorie, technique, pratique*

Ainsi est-on conduit à substituer à l'opposition générique entre théorie et pratique, solidaire d'un ensemble d'oppositions plus ou moins superposables entre abstrait et concret, idées et réalités, général et particulier, culture générale et culture technique, école et métier, enseignement général et atelier, travail intellectuel et travail manuel, classes dominantes et classes dominées, culture et nature, etc., une double opposition entre théorie et technique, d'une part, technique et pratique, d'autre part. «D'une manière générale, note Claude Grignon, la technique est constamment définie comme un intermédiaire entre des domaines opposés. Elle ne se confond ni avec la science, ni avec la pratique, mais elle les met en contact, et participe des deux; moyen d'action rationnelle, «pensée en acte», elle combine l'action et la réflexion sans être jamais action pure, ni pensée pure. Le savoir technique est à la fois un savoir 'abstrait' et un savoir 'concret', un discours sur les choses et le discours qu'imposent les choses; la technique est en même temps ce qui permet à l'homme de plier les choses à sa logique et ce par quoi son esprit se plie à la logique des choses, etc.». La théorie (savoir désintéressé du savant) do-

---

Sciences de l'Homme, 1990..

<sup>10</sup> Néanmoins, comme le note Claude Grignon, "dès lors qu'une pratique fait l'objet d'un enseignement, et qu'elle est à ce titre mise en question de manière permanente par un discours et une interrogation théoriques qui l'objectivent et qui la relativisent, elle cesse d'être perçue par les acteurs, comme un 'donné' naturel, qui 'va de soi', et sur lequel il n'y a pas lieu de s'interroger. Parce qu'elle tend à expliciter ce qui doit rester implicite l'adoption d'une posture réflexive suffit à rendre 'étranger' les choses et les actes les plus familiers, c'est-à-dire en fin de compte à les constituer comme objets de science, et non comme instruments de l'action quotidienne" (*L'ordre des choses. Les fonctions sociales de l'enseignement technique*, Paris, Editions de Minuit, 1971, pp. 251-252, n. 14).

<sup>11</sup> Geneviève Delbos et Paul Jorion, *La transmission des savoirs*, op. cit.

---

<sup>12</sup> Sur la situation de *skholè*, cf. Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Editions du Seuil, 1994, pp. 219-236.

mine, maîtrise, dépasse la technique (savoir appliqué de l'artisan) qui «subordonne la pratique au discours sur la pratique», substituant au rapport naïf et spontané aux choses, un rapport savant et réflexif. A cette structure mentale hiérarchisée (théorie-technique-pratique) correspondent des positions professionnelles elles-mêmes hiérarchisées (ingénieur-contremaître-chef d'équipe-ouvrier) : «de même que le technicien occupe dans la hiérarchie sociale et professionnelle une position supérieure à celle de l'ouvrier et inférieure à celle de l'ingénieur, de même le savoir technique est réputé occuper dans la hiérarchie des connaissances une position dominante par rapport aux savoirs de métier, et une position dominée par rapport à la science pure»<sup>13</sup>. A cette hiérarchie des savoirs et des apprentissages, correspond aussi celle des matières et des enseignants dans le cadre scolaire. «L'organisation de l'apprentissage professionnel, notent Geneviève Delbos et Paul Jorion, reflète cette séparation des savoirs : savoirs propositionnels des scientifiques et savoirs procéduraux des professionnels. Les premiers enseignent la vérité sur la nature des choses dans les cours dits 'théoriques', les seconds montrent comment il faut faire dans les travaux pratiques en laboratoire ou sur le terrain. A mesure qu'on descend dans la hiérarchie des apprentissages, la place faite aux cours pratiques augmente (...) et la partie pratique, en écho aux clivages sociaux, est abandonnée dans la plupart des cas aux agents subalternes de l'enseignement, les 'instructeurs', chargés de faire passer les consignes»<sup>14</sup>. Mais, si bas soient-ils dans la hiérarchie de l'enseignement professionnel, «le discours que tiennent les maîtres d'enseignement professionnel pour expliquer et pour justifier les techniques ont également pour fonction de montrer, par leur seule existence, que le sens des pratiques professionnelles ne réside pas dans les pratiques elles-mêmes, ni même dans leur finalité, mais que ce sens leur est conféré du dehors,

par le discours théorique qu'on peut tenir à leur sujet»<sup>15</sup>. L'école, en effet, ne considère jamais que la pratique professionnelle puisse être à elle-même sa propre fin : «on apprend aux apprentis scolarisés que chacune de leurs pratiques, chacun de leurs gestes, chacun de leurs réflexes, peuvent faire l'objet d'un discours; on s'efforce de leur apprendre à produire eux-mêmes un discours sur leur pratique, ou, à tout le moins, de leur inculquer l'idée que la pratique n'a de sens que dans la mesure où il est possible de tenir à son sujet un discours qui la fonde»<sup>16</sup>.

En définitive, on aboutit à des classements homologues des savoirs et des modalités d'apprentissage correspondantes en ce qui concerne le monde des choses humaines et le monde des choses matérielles. Les sciences sociales sont aux premières ce que les sciences physiques sont aux secondes : des apprentissages théoriques de savoirs scientifiques. Les «technologies sociales» (psychologie appliquée, pédagogie, gestion, management, etc.) sont au monde social ce que les technologies sont au monde physique et les conseils de Mènie Grégoire ou de Françoise Dolto (puériculture) étaient à la famille ce que les conseils de Michel le Jardinier (horticulture) sont au jardin : des apprentissages livresques de savoirs propositionnels ou procéduraux. La lecture de romans (ou le cinéma) est au monde des choses humaines ce que les travaux pratiques sont au monde des choses matérielles : un apprentissage pratique, expérimental, *in vitro*, de savoirs pratiques<sup>17</sup>. Enfin, l'expérience de la vie so-

<sup>13</sup> Claude Grignon, *L'ordre des choses. Les fonctions sociales de l'enseignement technique*, op. cit.

<sup>14</sup> Geneviève Delbos et Paul Jorion, *La transmission des savoirs*, op. cit.

<sup>15</sup> En fait, comme le note Anne-Marie Chartier, "l'écriture n'introduit pas simplement un second code de communication qui redoublerait le premier en ayant la commodité d'être durable. Elle introduit une modalité nouvelle de la pensée, une 'raison graphique' irréductible à la logique de l'oralité" ("La lecture scolaire entre pédagogie et sociologie", *art. cit.*, p. 124).

<sup>16</sup> Claude Grignon, *L'ordre des choses. Les fonctions sociales de l'enseignement technique*, op. cit.

<sup>17</sup> Le classement de la production de vulgarisation proposé par Alfred Fierro suggère le même rapprochement entre lecture de romans et travaux pratiques: "Au XXe siècle, écrit-il, la production dite de vulgarisation peut être divisée en deux branches bien distinctes: la première s'occupe de

ciale ordinaire est au monde des choses humaines ce que l'apprentissage «sur le tas» est au monde des choses matérielles : un apprentissage pré-réflexif de savoir-faire *in situ*.

### Lectures didactiques

En dehors du cadre scolaire, l'accès au savoir propositionnel et/ou procédural, qu'il ait pour objet le monde des choses matérielles (qu'il s'agisse de décoration, de cuisine, de couture ou de tricot, de bricolage, de jardinage, d'automobile, de moto ou de bateau, de chasse ou de pêche, de philatélie ou d'informatique, etc.) ou le monde des choses humaines (qu'il s'agisse de ses aspects matériels, santé ou beauté, sport ou mode, diététique ou cosmétique, etc., ou de ses aspects spirituels, vie amoureuse et vie sexuelle, éducation des enfants ou administration des hommes, etc.) passe par la lecture d'ouvrages et de revues techniques et/ou pratiques : lectures pratiques destinées à être converties en pratiques. Quel que soit le domaine de savoir visé, celui ou celle qui ne sait pas «comment faire», lit un livre, une revue, un journal qui montrent «comment s'y prendre»<sup>18</sup>. Il y a une analogie entre livres prati-

ques et «musiques à danser», note Bernard Lahire : «le texte ou la musique ne prennent sens que par rapport aux fonctions pratiques qu'ils remplissent dans une configuration précise»<sup>19</sup>. Mais, outre leur fonction «mode d'emploi», ces lectures didactiques - pratiques, techniques et, a fortiori, scientifiques - sont aussi le moyen d'accéder à la maîtrise discursive des pratiques et aux positions correspondantes, d'acquérir (ou de conserver) les savoirs et surtout le rapport au savoir qui caractérisent ceux - techniciens ou cadres supérieurs - qui sont censés maîtriser la culture scientifique générale : rattrapage post-scolaire et stratégie de promotion des autodidactes (il s'agit alors de «s'en sortir») ou résistance au déclassement face à de nouveaux entrants plus diplômés (il s'agit alors de «rester dans la course»)<sup>20</sup>. On peut enfin y voir, comme le suggèrent Luc Boltanski et Pascale Maldidier, «un point d'honneur spiritualiste qui identifie l'acte culturel à l'acte gratuit» et les interpréter comme la revendication d'un «droit au sublime», «à la sublimation comme dépassement de soi». A l'inverse, on comprend que la lecture en rapport avec le contenu du travail ou avec la profession soit quasi-absente chez les salariés d'exécution : «en règle générale, note Nicole Robine, les métiers exercés ne conduisent pas vers l'imprimé, sauf les quelques jeunes travailleurs qui suivent des cours en vue d'une promotion. La plupart ne voient aucun lien direct entre la lecture et l'exercice de leur métier puisqu'ils n'ont jamais à travailler avec des livres et que les métiers ne sont pas destinés à 'faire carrière', mais à gagner leur

---

vulgarisation scientifique et technique et débouche sur le livre pratique, par exemple sur le bricolage et l'automédication, la seconde présente les acquis de ce qu'on nomme les 'sciences humaines' et les 'sciences sociales' et s'apparente, là encore à ses limites, à de la littérature d'évasion, notamment avec le genre biographique pour 'coeur sensible' bien proche du roman" ("Des encyclopédies aux livres pratiques", in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française, Le Livre concurrencé, 1900-1950*, Tome 4, Paris, Fayard/Promodis, 1991, p. 345). Sur la proximité/distance entre sciences sociales et littérature, cf. aussi Wolf Lepénies, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991.

18 "La lecture suscitée par une activité de loisirs, activité sportive, activité créatrice ou pratique (bricolage, cuisine, tricot, couture, jardin) prend beaucoup d'importance chez les jeunes travailleurs, note Nicole Robine. S'appuyant sur un équipement ou sur la vulgarisation scientifique la plus accessible, diffusée par les magazines, elle est un moyen de conduire au livre" (*Les jeunes*

---

*travailleurs et la lecture*, Paris, La Documentation Française, 1984).

19 Bernard Lahire, "Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes", *Revue française de pédagogie*, n°104, juillet-août-septembre 1993.

20 Les transformations des relations entre le système d'enseignement et le système de production tendent à généraliser "l'état de tension entre les compétences et/ou les aspirations culturelles et le poste de travail occupé caractéristique des autodidactes" et "à étendre à l'ensemble de la vie professionnelle la concurrence qui, autrefois, était particulièrement intense à l'entrée dans la vie active", notent Luc Boltanski et Pascale Maldidier (*La vulgarisation scientifique et son public*, Volume 1, CSE, EHESS, 1977, p. 131).

vie»<sup>21</sup>. Enfin, la lecture littéraire est, comme l'indiquait Durkheim, un *médium* de prédilection de l'apprentissage pratique du monde des choses humaines en situation imaginaire - concurrencé, il est vrai par le cinéma et la télévision-, complémentaire de l'apprentissage «sur le tas» de la vie de tous les jours : l'expérience *in vitro* de mondes fictifs extraordinaires est, consciemment ou non, réinvestie dans l'expérience *in situ* de la vie sociale ordinaire<sup>22</sup>.

### *Division sexuelle du travail*

Pour analyser la distribution des hommes et des femmes dans ces différents domaines de compétences et d'activités, il faut ajouter à la distinction précédente entre monde des choses matérielles et monde des choses humaines, l'opposition entre univers domestique et monde du travail (*.e.* aussi privé/public, reproduction/production, etc.). S'il est vrai, en effet, que la démarcation entre univers domestique et monde du travail a trouvé «sa forme canonique dans la bourgeoisie, avec la division entre l'univers de l'entreprise, orienté vers la production et le profit, et l'univers de la maison, voué à la reproduction biologique, sociale et symbolique de la maisonnée»<sup>23</sup>, la division du travail entre le masculin et le féminin continue de s'organiser, aujourd'hui comme hier, et d'un pôle à l'autre de l'espace social, autour de l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur, la maison et le travail. Etant entendu que la frontière entre ces deux mondes n'est pas étanche, comme en témoigne l'accès massif des femmes au marché du travail au cours des dernières décennies, qui soumet ce principe de vision et de division traditionnel à une

contestation permanente, conduisant à des remises en question et des révisions partielles de la distribution entre des attributs et des attributions (bien que le culte de l'épouse-mère, vénérée et exaltée par toute la littérature du XIXe siècle, soit longtemps resté vivace<sup>24</sup>).

### *«A l'homme, le bois et les métaux. A la femme, la famille et les tissus»<sup>25</sup>*

Dans le monde du travail, l'opposition entre le monde des choses matérielles et le monde des choses humaines organise la distribution des hommes et des femmes : de façon générale, le premier reste l'apanage des hommes alors que le second est devenu le domaine de prédilection des femmes. La même distinction opérée au sein de l'univers domestique permet de rendre compte schématiquement des modalités de l'accès des femmes au marché du travail. Les métiers féminins les plus dévalorisés, sont issus de la professionnalisation des tâches maternelles de gestion du monde des choses matérielles au sein de l'univers domestique<sup>26</sup> : les femmes furent d'abord employées de maison ou ouvrières dans l'industrie textile. Au XIXe siècle, comme au XVIIIe, la couture est synonyme de travail féminin. A ces activités matérielles traditionnellement exercées par les femmes au sein de l'univers domestique se trouvent ainsi «naturellement» associées des «qualités féminines» : «dans la description des emplois offerts, les employeurs faisaient souvent apparaître des qualités distinctives liées au sexe. Les tâches requérant des doigts délicats et agiles, de la patience et de l'endurance étaient qualifiées de féminines, tandis

<sup>21</sup> "La presse professionnelle paraît ne concerner que les horticulteurs, mécaniciens ou carrossiers d'automobiles", note Nicole Robine (*Les jeunes travailleurs et la lecture, op. cit.*).

<sup>22</sup> Sur ce sujet, cf. Gérard Mauger et Claude F. Poliak, "Les usages sociaux de la lecture", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 123, juin 1998.

<sup>23</sup> Pierre Bourdieu, "La domination masculine", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°84, septembre 1990, pp. 2-31.

<sup>24</sup> Sur ce sujet, cf. Francine Muel-Dreyfus, *Vichy et l'éternel féminin*, Paris, Editions du Seuil, 1996.

<sup>25</sup> A l'Exposition de 1867, un délégué français décrivait en ces termes les distinctions faites suivant le sexe, les matériaux et les techniques (*cit.* par Joan Scott, "La travailleuse", in Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir.), *Le XIXe siècle*, in Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes*, Paris, Plon, 1991, pp. 424-425).

<sup>26</sup> Les femmes continuent d'exercer la plupart des fonctions productives perdues par la famille à l'extérieur de la famille.



Domaines de compétence et d'action  Types de savoirs et Modes d'apprentissage	Monde des choses matérielles	Monde des choses humaines
Savoirs théoriques	Etude du langage (grammaire et langue) et culture logique	
	Sciences "pures" (ouvrages théoriques, revues scientifiques)	
	Sciences de la nature	Sciences humaines
Savoirs propositionnels et Savoirs procéduraux	Sciences "appliquées" (manuels, revues scientifiques et techniques)	
	Culture technique et technologie	Technologies sociales (psychologie appliquée, pédagogie, puériculture, gestion, management, etc...)
Savoir pratique "in vitro"	Travaux pratiques en laboratoire ou en atelier (guides pratiques, manuels, revues, magazines)	Apprentissage de la vie sociale en situation imaginaire (Véhicules de "la psychologie populaire" : littérature romanesque, cinéma, séries télévisées)
Savoir pratique "in situ"	Apprentissage "sur le tas" des gestes de métiers	Apprentissage pratique de la vie sociale

que la force musculaire, la vitesse et l'habileté étaient synonymes de masculinité», note Joan Scott<sup>27</sup>. A l'autre pôle, les métiers féminins les plus valorisés ont d'abord été ceux qui professionnalisent les «tâches maternelles» de gestion du monde des choses humaines au sein de l'univers domestique : tâches éducatives des institutrices et professeurs, tâches de soins et d'assistance qui incombent aux infirmières et aux assistantes sociales<sup>28</sup>. Préposées à la gestion du capital symbolique des familles, elles furent, de la même façon, appelées à importer ce rôle dans les entreprises qui leur proposent des activités de présentation et de représentation et d'accueil. De même encore, c'est par une simple extension de leur rôle traditionnel que furent confiées aux femmes des fonctions dans la production et la consommation des signes de distinction, des produits ou services cosmétiques aux biens culturels proprement dits<sup>29</sup>. Plus générale-

ment, les emplois féminins «en col blanc» (infirmières, enseignantes, assistantes sociales, mais aussi secrétaires, dactylos, commises, opératrices, vendeuses) mobilisèrent les compétences, les dispositions et les intérêts féminins pour la gestion du monde des choses humaines traditionnellement acquis dans l'univers domestique : «dans l'enseignement et la puériculture, on disait qu'elles soignaient des enfants, la dactylographie ressemblait au piano; et le secrétariat était supposé convenir à leur docilité, à leur goût du détail et au fait qu'elles toléraient bien les tâches répétitives»<sup>30</sup>. Aujourd'hui encore, l'inventaire des catégories socioprofessionnelles les plus féminisées (d'après le recensement de 1990)<sup>31</sup> montre que la quasi-totalité des «métiers féminins» sont centrés autour de la famille ou érigent «la féminité» en qualité professionnelle<sup>32</sup>. Si le travail domestique reste un quasi-monopole féminin<sup>33</sup> (à l'exception des cour-

<sup>27</sup> Joan Scott, "La travailleuse", *art. cit.*

<sup>28</sup> "Le métier d'enseignante est la première profession féminine non manuelle", souligne Françoise Mayeur. "La guerre de 1914-1918 a été l'occasion d'une véritable assumption pour le métier d'infirmière (...) dont la morale professionnelle prêchait un idéal d'abnégation, d'effacement, de dévouement absolu et sans murmure (...) Pour les jeunes filles des milieux riches, il devenait de bon ton de 'faire sa croix rouge' en attendant de se marier". "Les professions sociales - assistantes sociales et surintendantes d'usine - sont issues de la professionnalisation de l'assistance qui était restée largement bénévole pendant tout le XIXe siècle: la vocation sociale semble alors prendre le relais de la vocation religieuse". Sur ce sujet, cf. Yvonne Knibiehler, Marcel Bernos, Elisabeth Ravoux-Rallo, Eliane Richard, *De la pucelle à la minette. Les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*, Paris, Messidor, Temps Actuels, 1983 (spécialement "L'accès au savoir", pp. 175-190 et "Les métiers émancipateurs", pp. 191-213).

<sup>29</sup> Voir Pierre Bourdieu, "La domination masculine", *art. cit.* Parmi ces activités, la plus typique fut sans doute "le salon littéraire" dont il faudrait étudier les avatars publics et privés du XVIIIe siècle à nos jours et en particulier la place qu'y occupe la lecture. Sur ce sujet, cf. Claude Dulong "De la conversation à la création", in Nathalie Zemon-Davis et Arlette Farge (dir.), *XVIIe-XVIIIe siècles*, in Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes*, Paris, Plon, 1991, pp. 403-425.

<sup>30</sup> Joan Scott, "La travailleuse", *art. cit.*, p. 433.

<sup>31</sup> "Les assistantes sociales ou les conseillères en économie sociale et familiale sont quasi exclusivement des femmes (avec des taux respectivement de 94 % et 98%). De même les éducateurs de jeunes enfants, ou les aides médico-psychologiques comptent plus de 80% de femmes". Sur ce sujet, cf. Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Hommes/Femmes. L'introuvable égalité*, Paris, Les Editions de l'Atelier, Les Editions ouvrières, 1996.

<sup>32</sup> Ainsi, le secrétariat est-il "moins un métier qu'une condition définie par l'aptitude à être au service d'une personne singulière", note Josiane Pinto. De façon générale, "la gestion en souplesse des relations quotidiennes est favorisée par la présence de femmes qui mettent au service de l'harmonie collective le don de tempérer les humeurs et d'adoucir les caractères. Ce don s'exprime par excellence à travers le sourire, disposition permanente de l'hexis corporelle qui, dans les rites d'interaction, fonctionne comme le signal d'une attitude faste, comme une invitation à chasser de l'esprit les humeurs chagrines" (in "Une relation enchantée. La secrétaire et son patron", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°84, septembre 1990, pp. 32-48). Ce sont les mêmes "propriétés" qui sont mobilisées dans les emplois de guichet (en contact avec le public) ou commerciaux (en contact avec la clientèle).

<sup>33</sup> La mécanisation et la socialisation partielle ont évidemment fait disparaître certaines tâches domestiques, comme elles en ont allégé et simplifié

ses et du bricolage qui incombent pour partie aux hommes<sup>34</sup>), l'opposition entre monde des choses matérielles et monde des choses humaines au sein de l'univers familial, permet d'indiquer deux pôles dans les différents modes de gestion de l'univers domestique<sup>35</sup>. Les unes accordent la priorité aux choses matérielles. Maîtresses de maison, «fées du logis», elles se consacrent entièrement aux tâches ménagères (i.e. l'ensemble des tâches d'entretien matériel des membres de la famille, de son logement et de son équipement : cuisine, vaisselle, ménage, lessive, repassage, couture, bricolage, courses, etc.),

---

d'autres. Par ailleurs, la distribution de ces tâches - entre conjoints ("tâches féminines", "tâches masculines", "tâches négociables"), mais aussi entre maîtresses de maison et personnel domestique ("tâches déléguées") - varie en fonction de l'activité/inactivité des femmes et du milieu socioculturel. Sur ce sujet, cf. Bernard Zarca, "La division du travail domestique : poids du passé et tension au sein du couple", *Economie et statistique*, n° 228, janvier 1990, pp. 29-40.

<sup>34</sup> Analysant la division sexuelle des pratiques d'écriture domestique, Bernard Lahire note qu'"il n'y a que les feuilles d'impôts, l'itinéraire du voyage, préparé dans 73% des cas (...) et le carnet de bord de la voiture pour les vidanges, la consommation d'essence, les révisions, tenu dans 74% des cas (et presque exclusivement par les hommes: 93%) qui se présentent comme des écritures masculines. Elles concernent le revenu et la voiture, deux domaines traditionnellement masculins" (*in La raison des plus faibles*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1993, pp. 159-160).

<sup>35</sup> En fait, au XIXe siècle et au début du XXe siècle, "avoir une bonne" est une obligation bourgeoise, un signe extérieur d'aisance qui trace une ligne de démarcation avec le prolétariat. Si la maîtresse de maison y est responsable de la bonne marche de la maison (elle doit surveiller, planifier, gérer au mieux le budget), de l'éducation des enfants et des tâches de représentation sociale, bref du monde des choses humaines au sein de l'univers domestique, c'est aux domestiques que revient la charge du monde des choses matérielles (le travail ménager). Entre 1896 et 1911, on compte en France un million de domestiques, dont, en 1906, 760 000 femmes ("les gens de maison" constituent à cette date 11% de la population parisienne). A partir de 1905, *La Semaine de Suzette* publie les aventures de Bécassine: près d'un siècle après, les vingt-six albums de Bécassine, publiés de 1913 à 1939 comptent toujours parmi les meilleures ventes de l'éditeur Gautier-Laungereau (source: Florence Montreynaud, *Le XXe siècle des femmes*, Paris, Nathan, 1995).

elles prennent aussi en charge l'organisation esthétique et pratique de l'unité domestique. Les autres, «épouses et mères», virtuoses des tâches relationnelles, sont plus investies dans les choses humaines : de l'éducation des enfants<sup>36</sup> à la gestion des rituels familiaux qui entretiennent les relations sociales de la famille (fêtes, réceptions, etc.)<sup>37</sup>. *Modes et Travaux* ou *Femme pratique* et, de façon générale, les livres pratiques, sont aux premières ce que *Parents* ou *Intimité* et, plus généralement, la littérature romanesque, sont aux secondes.

«Masculinité» / «féminité», «objectivité» / «subjectivité», «extériorité» / «intériorité», «speculation-théorie» / «action-pratique»

Traversant le monde du travail et l'univers domestique, l'opposition entre monde des choses matérielles et monde des choses humaines permet de mettre en évidence un ensemble d'homologies. Dans l'univers domestique, les «fées du logis» sont aux «épouses et mères», ce que, dans le monde du travail, les techniciens, les ingénieurs et les ouvriers sont aux instituteurs, aux professeurs ou aux membres des professions médicales et sociales, ou encore ce que les scientifiques sont aux littéraires dans l'univers scolaire. Les intérêts (scientifiques) des uns (les hommes) s'opposent encore aux in-

---

<sup>36</sup> Dans une société dont le mode de reproduction est à dominante scolaire, assister les enfants dans la compétition scolaire, devient un rôle familial fondamental. Sur ce sujet, cf. François Héran, "L'aide au travail scolaire : les mères persévèrent", *INSEE Première*, n°350, décembre 1994.

<sup>37</sup> Si la participation à la vie associative est largement à dominante masculine, les hommes se concentrent dans les associations touchant de près ou de loin l'activité professionnelle (notamment les associations corporatives et les syndicats) et dans les associations sportives, alors que les femmes sont davantage présentes dans les associations dont l'objet relève directement ou indirectement de la sphère domestique (associations de consommateurs ou de parents d'élèves) ou éventuellement d'une cause générale non directement politique ou syndicale (associations religieuses ou humanitaires) (sur ce sujet, cf. François Héran, "Un monde sélectif : les associations", "Au coeur du réseau associatif: les multi-adhérents", *Economie et statistique*, n°208, mars 1988).

térêts (littéraires) des autres (les femmes) comme l'objectivité, l'abstraction, l'extériorité s'opposent à la subjectivité, à l'introspection, à l'intériorité : «la culture scientifique et technique s'oppose fondamentalement (...) à la culture littéraire et artistique et peut-être surtout aux sciences humaines par son caractère objectif, formel ou, si l'on veut, «abstrait» et systématique. Savoirs appliqués au monde des objets, les savoirs scientifiques et techniques excluent le retour sur soi et l'introspection ('la culture de l'intériorité'). Mieux, ils détournent systématiquement l'attention de l'introspection, qu'elle soit d'ordre 'psychologique' (interrogation sentimentale ou sexuelle) (...) pour la fixer sur des intérêts non qualifiés affectivement»<sup>38</sup>.

En ce qui concerne les divers types d'activités dans ces différents domaines - monde du travail/univers domestique, monde des choses matérielles/monde des choses humaines - la distinction précédemment opérée entre savoir théorique, savoir technique (savoirs propositionnels et procéduraux) et savoir pratique a ici pour homologue l'opposition entre «spéculation-théorie», d'un côté, et «action-pratique», de l'autre (elle-même subdivisée en «conception-commandement» et «exécution»).

Confrontés aux agents d'exécution, les dominants au sein du champ du pouvoir (le plus souvent issus des grandes écoles scientifiques) se situent du côté de «la spéculation-théorie», c'est-à-dire aussi de «l'intelligence», de «la pensée». Confrontés aux intellectuels ou aux artistes, ils se situent du côté de «l'action-pratique», du pragmatisme, de l'efficacité, de la force, c'est-à-dire aussi du côté de «la masculinité» (opposée à la «féminité» de «la spéculation-théorie» des intellectuels)<sup>39</sup>. Les savants (il s'agit le plus

souvent d'hommes) et les intellectuels (il s'agit d'hommes et de femmes) sont au monde du travail ce que «les épouses et mères», férues de littérature et/ou de psychologie (la culture de l'intériorité) sont à l'univers domestique : les uns et les autres, qu'il s'agisse du monde des choses matérielles ou du monde des choses humaines, du monde du travail ou de l'univers domestique, ont en commun leur intérêt pour l'abstraction, la spéculation, la théorie, opposées au goût du concret, à l'action, à la pratique. La réflexion scientifique comme l'évasion romanesque, l'intérêt pour les problèmes abstraits - comme ceux que posent les différents jeux logiques, rébus ou mots croisés - ou pour les problèmes imaginaires - comme ceux que posent les romans policiers ou les romans psychologiques - permettent aussi de s'abstraire de la contingence sociale, psychologique, affective, sexuelle, etc.<sup>40</sup>

Dans le monde du travail, la démarcation entre les agents chargés de la «conception» et les agents chargés de «l'exécution» qui correspond, à un niveau de division supérieur, à l'opposition fondamentale entre travailleurs intellectuels et travailleurs manuels, entre théorie et pratique, oppose aussi tendanciellement positions masculines et positions féminines. Autre division majeure de l'ordre social, elle sépare, dans le monde des choses matérielles, une partie des ingénieurs et les techniciens (il s'agit quasi-exclusivement d'hommes), des ouvriers et d'une partie des employés (il s'agit majoritairement d'hommes, mais, selon les branches, aussi de femmes) et, dans le monde des choses humaines, l'encadrement supérieur et moyen, managers et gestionnaires (plus la position hiérarchique est élevée, plus les femmes sont rares) et les professions intermédiaires (où les femmes sont de plus en plus nombreuses), des employés de bureau ou de commerce (il s'agit majoritairement de femmes). Dans l'univers domestique, de même, il faut

<sup>38</sup> Pierre Bourdieu, *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Editions de Minuit, 1989.

<sup>39</sup> "D'un côté, les valeurs de virilité et de responsabilité qui s'expriment dans la pratique du sport, souvent collective (...); de l'autre, les dispositions introverties et extra mondaines qui se manifestent dans des activités intellectuelles à la fois indivi-

duelles et autonomes, comme la lecture", écrit Pierre Bourdieu (*ibid.*).

<sup>40</sup> NB: L'investissement obsessionnel de la culture technique dans la vie quotidienne - le bricolage, le tricot, la couture, la cuisine, etc. - peut sans doute remplir la même fonction conjuratoire.

draît étudier, d'une part, l'histoire et les formes de la division du travail ménager entre conception-commandement et exécution, entre maîtresses de maison et personnel domestique<sup>41</sup> et, d'autre part, l'histoire et les formes de la répartition du pouvoir domestique entre hommes et femmes<sup>42</sup>.

### *La sexualisation des habitus*

Si la division masculin/féminin semble «naturelle», c'est qu'elle est présente, à l'état objectivé, dans le monde social et, à l'état incorporé, dans les habitus où elle fonctionne comme un principe universel de vision et de division. Produit naturalisé de l'histoire, la division sexuelle du travail est inscrite à la fois dans les hexis corporelles (maintien, démarche, gestes, etc.), redoublées et soutenues par le vêtement, et dans les goûts et dégoûts, intérêts et aversions, systèmes de valeurs et de préférences, définitions du faisable et du pensable, bref, sous la forme de deux «natures» différentes, inséparablement corporelles et morales, esthétiques et éthiques<sup>43</sup>. Pour comprendre comment l'auto-exclusion et la vocation, négative autant que positive, viennent prendre le relais de l'exclusion expresse, il faut évoquer le travail de formation de «l'habitus sexué et sexuante», de «féminisation des femmes» et de «masculinisation des hommes» qui s'accomplit à la fois au travers de la familiarisation avec un monde symboliquement structuré et d'un travail d'inculcation collectif (de la famille, de l'école, des médias, etc.), souvent plus implicite qu'explicite et qui dirige en particulier l'orientation des investissements vers le monde des choses humaines ou vers le monde des choses matérielles, vers les lettres ou vers les sciences, vers les

sciences humaines ou vers les sciences physiques. Comme le notent Luc Boltanski et Pascale Maldidier, le système dominant de classement tend en effet à associer l'intérêt pour les sciences, pour la technique, le bricolage, le goût du raisonnement, du rationnel, au masculin et «l'horreur des maths», «la passion pour la littérature», pour la psychologie, le goût de l'imagination, l'esprit de finesse, le sens artistique, au féminin (homologie symbolique que la division sexuelle du travail reproduit et confirme)<sup>44</sup>. Sans chercher à construire l'ensemble des facteurs qui favorisent l'investissement des filles dans la culture littéraire et celui des garçons dans la culture scientifique et technique (ce qui exigerait, notamment, de savoir comment s'établissent les relations entre différents ordres de déterminations, économiques ou structurales, familiales, psychologiques, voire somatiques, etc.<sup>45</sup>), on se limitera à indiquer comment l'institution scolaire perpétue des différences socialement construites dans la famille d'origine, consacrant officiellement des différences d'aptitudes ou d'attitudes qui apparaissent ainsi comme des différences de nature (des dons)<sup>46</sup>.

41 Sur ce sujet, cf. Judith Rollins, "Entre femmes. Les domestiques et leurs patronnes", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°84, septembre 1990, pp. 63-77.

42 Sur l'évolution des rapports de pouvoir au sein du couple, cf. Michel Glaude et François de Singly, "L'organisation domestique - pouvoir et négociation", *Economie et Statistique*, n°187, avril 1986.

43 Pierre Bourdieu, "La domination masculine", *art. cit.*

44 Luc Boltanski et Pascale Maldidier, *La vulgarisation scientifique et son public*, volume 1, CSE, EHESS, 1977, p. 61.

45 L. Hudson a montré que les différences entre scientifiques et littéraires (catégorie dans laquelle il faut inclure les étudiants en sciences humaines) sont antérieures à l'orientation vers l'un ou l'autre type d'études (*Frames of mind*, London, Muthuen and Co LTD, 1968; cf. aussi L. Kohlberg, "A cognitive-developmental analysis of children's sex-role concepts and attitudes", in E. E. Maccoby (ed.), *The development of sex differences*, London, Tavistock, 1967). R. M. Powey a mis en évidence les effets de renforcement que la spécialisation exerce sur des prédispositions socialement produites avant tout contact avec les spécialistes des différentes disciplines ("Arts/science differences : their relationship to curriculum specialization", *British Journal of Psychology*, 61, (1), pp. 55-64). Sur ce sujet, cf. aussi Eleanor E. Maccoby, "Le sexe, catégorie sociale", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 83, juin 1990, pp. 16-26.

46 "On n'en finirait pas, écrit Pierre Bourdieu, de recenser les actions sexuellement différenciées de différenciation sexuelle qui visent à accentuer en chacun les signes extérieurs les plus immédiatement conformes à la définition sociale de son

La progression spectaculaire des scolarités féminines s'est accompagnée du maintien des ségrégations entre filles et garçons au fil et au terme des scolarités. Majoritaires en classe de seconde de l'enseignement général (59% en 1989-90), les filles ne sont plus que 44,4% en première scientifique (en 1990-91), 37,4% en terminale C (en 1991-92), 22,2% en mathématiques supérieures (en 1992-93). Leur part n'excède guère 10 à 15% dans les classes de mathématiques spéciales des lycées les plus prestigieux, seules à autoriser l'entrée dans les plus grandes écoles scientifiques. Ainsi, les sciences dites «dures» (mathématiques, physique) et les techniques industrielles (mécanique, électricité) demeurent-elles l'apanage des garçons; les lettres, les sciences humaines et sociales, celui des filles : 60% des bacheliers de 1988, mais seulement 22% des bachelières, suivaient une première année d'études supérieures dans une filière scientifique ou technique. Plus généralement, la part des femmes scientifiques dans l'ensemble des femmes diplômées du supérieur est demeurée à peu près constante depuis 30 ans : ainsi restent-elles quasiment absentes (entre 2 et 8% des effectifs globaux) de toute les écoles spécialisées en mécanique (des S.T.S. et des I.U.T. à l'Ecole des Arts et Métiers)<sup>47</sup>. De même, les apprentissages aux métiers du bâtiment et de l'industrie demeurent totalement hermétiques à la mixité. Aux garçons les pro-

fessions productives de l'industrie et du bâtiment; aux filles, les soins du corps, de la couture, du ménage, du secrétariat. Les sections C.A.P. d'habillement comptent 97% de filles ; les sections préparant aux C.A.P. de mécanique générale, de métallurgie et de construction en bâtiment, plus de 98% de garçons. Quant au commerce, c'est le produit vendu qui fait la différence : les vendeurs-magasiniers des équipements automobiles et outillages n'accueillent que 10% de filles contre 99% pour les fleuristes<sup>48</sup>.

#### CSP: masculin/féminin

Il n'y a toujours que 11% de femmes parmi les ingénieurs et cadres techniques et moins de 10% de femmes parmi les ouvriers qualifiés, contre près de 38% parmi les ouvriers non-qualifiés. Si les femmes représentaient 56% de l'ensemble des salariés de la fonction publique en 1992, elles représentaient 81,8% des employés de catégorie C, 63,5% des professions intermédiaires de catégorie B, 38% des cadres de catégorie A et 19% si l'on ne tient pas compte des professeurs (*in* Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Hommes/Femmes. L'introuvable égalité*, op. cit.).

... / ...

identité sexuelle ou à encourager les pratiques qui conviennent à son sexe tout en interdisant ou en décourageant les conduites impropres, notamment dans la relation avec l'autre sexe" (*in* "La domination masculine", art. cit.).

<sup>47</sup> Sur ce sujet, voir Michèle Ferrand, Françoise Imbert, Catherine Marry, "Femmes et sciences? une équation improbable? L'exemple des normaliennes scientifiques et des polytechniciennes", *Formation Emploi*, n°55, juillet-septembre 1996, pp. 3-18; Catherine Marry, "Les scolarités supérieures féminines en France dans les années quatre-vingt: un bilan contrasté", *in* *La place des femmes, les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, Paris, Editions La Découverte, 1995, pp. 591-597 (source: enquête CEREQ de 1992 sur les bacheliers de 1988; la médecine, la pharmacie sont comptées comme scientifiques); "Femmes ingénieurs: une (ir)résistible ascension", *Information sur les sciences sociales*, 28, 2, 1989, pp. 291-344 (source: enquête FQP 1985 de l'INSEE).

<sup>48</sup> "Le premier métier assigné à la femme est celui de ménagère. La lente progression des effectifs féminins dans l'enseignement professionnel n'a pas modifié profondément ce principe. Il s'agit toujours de former la jeune fille à des qualifications qu'elle pourra, une fois mariée, réinvestir dans sa vie familiale. D'où l'importance accordée à l'enseignement ménager, qui a constitué jusqu'à la fin des années cinquante une composante importante de la formation. L'apprentissage des soins aux enfants du premier âge, des travaux de ménage, de la lingerie, du soin des appartements et du jardin a été renforcé par la loi Astier qui ajoute, en 1920, l'enseignement de l'hygiène et de la puériculture, de la cuisine, du lavage, du raccommodage et du repassage. La suppression de cet enseignement n'en a pas pourtant effacé l'esprit, qui se réincarne, à partir des années soixante, dans les cours d'économie familiale et sociale" (Christian Baudelot et Roger Establet, *Allez les filles!*, op. cit.). Sur ce sujet, cf. aussi Yvonne Knibiehler, Marcel Bernos, Elisabeth Ravoux-Rallo, Eliane Richard, *De la pucelle à la minette. Les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*, op. cit., spécialement "L'accès au savoir", pp. 175-190.

Selon Christian Baudelot et Roger Establet, l'exercice du pouvoir économique dans le secteur privé, est encore, à plus de 90%, aux mains des hommes: «aux garçons, les filières 'prométhéennes' qui conduisent au pouvoir, à la maîtrise de la nature et aux affaires; aux filles, les filières 'relationnelles' de la 'loi non-écrite' qui débouchent sur l'éducation, les carrières sociales et la santé» (*Allez les filles!*, Paris, Editions du Seuil, 1992). En dehors des employés, 4 C.S.P. sur 31 comportent une majorité de femmes: les professeurs et professions scientifiques et les professions intermédiaires administratives de la fonction publique, qui dépassent toutes deux très légèrement les 50%; les instituteurs et assimilés, qui comportent deux tiers de femmes et les professions intermédiaires de la santé et du travail social qui sont massivement féminisées (plus des trois quarts de femmes). En 1994 sur les six grands groupes de C.S.P., l'un est très majoritairement féminin: le groupe des employés (76% de femmes) et la moitié des femmes actives font partie du groupe des employées» *fin* Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Hommes/Femmes. L'introuvable égalité*, *op. cit.*

Ainsi, les interprétations proposées par Terman et Miles<sup>49</sup> qui faisaient apparaître «un tempérament masculin concerné par les choses, les objets mécaniques, les activités financières ou s'effectuant à l'extérieur» opposé à un «tempérament féminin concerné par les qualités personnelles, les relations avec autrui et les émotions, la décoration et les affaires domestiques» ne font-elles qu'enregistrer la permanence sur une longue période d'une distribution sexuelle du travail qui affecte tendanciellement les hommes au monde du travail, les femmes à l'univers domestique, les hommes au monde des choses matérielles, les femmes au monde des choses humaines. Montrer que les métiers liés à la manipulation des choses matérielles (mécaniciens, ingénieurs, mais aussi dentistes et chirurgiens) font augmenter «le score de masculinité»<sup>50</sup> des hommes, alors que

ceux qui impliquent des relations avec autrui (enseignants, artistes, journalistes, mais aussi vendeurs et policiers) le font diminuer, ne fait qu'enregistrer «les effets» de leur affectation à des positions quasi-exclusivement occupées par des hommes (le versant du monde du travail consacré au monde des choses matérielles<sup>51</sup>) ou, à l'inverse, à des positions qu'ils partagent avec des femmes (par exemple, enseignants ou vendeurs) ou à des positions homologues de positions majoritairement occupées par des femmes<sup>52</sup>. Symétriquement, montrer que les femmes «les plus féminines» sont les domestiques, les artistes, les secrétaires, les épouses-ménagères, alors que les moins féminines sont les athlètes, les professeurs d'université, les femmes du *Who's Who*, enregistre «les effets» de leur affectation à des positions quasi-exclusivement occupées par des femmes («épouses-ménagères» dans l'univers domestique ou métiers directement issus de la professionnalisation de tâches domesti-

---

mes ont différé de celles des femmes, la question a été retenue et les réponses différenciatrices ont été classées comme masculines (M) ou féminines (F) et proposées comme autant de choix de réponses dans le questionnaire définitif. Le score global MF d'un répondant est la somme algébrique des choix pour l'ensemble des 910 questions que comportait le questionnaire. Ce score consiste en un chiffre dont les bornes théoriques sont le nombre de questions : il a un signe négatif si le répondant (homme ou femme) a un tempérament féminin. Cette procédure permet de positionner les individus sur un continuum unique qui sépare le prototype d'homme du prototype de femme (cf. Fabio Lorenzi-Cioldi, *Les androgynes*, *op. cit.*).

<sup>49</sup> "Rarement un projet empirique en psychologie n'a mobilisé autant d'efforts et n'a autant marqué l'avenir d'un champ d'investigation que l'élaboration par Terman et Miles d'un questionnaire de masculinité-féminité, le *Test d'attitudes et d'intérêts*, note Fabio Lorenzi-Cioldi (*in Les androgynes*, Paris, PUF, 1994). Sa mise au point s'est étalée sur près d'une vingtaine d'années, couronnée en 1936 par la publication de *Sexe et personnalité* (L. M. Terman et C. C. Miles, *Sex and personality: studies in masculinity and femininity*, New York, McGraw Hill, 1936). Pour un exposé critique cf. Fabio Lorenzi-Cioldi, *Les androgynes*, *op. cit.*

<sup>50</sup> Si, à une question donnée, et dans la majorité des échantillons sélectionnés, les réponses des hom-

<sup>51</sup> NB: les chirurgiens comme les dentistes (et sans doute, plus encore qu'eux, les biologistes des laboratoires d'analyses) s'intéressent à l'aspect "matériel" des "choses humaines" et, de ce fait, s'apparentent aux ingénieurs, aux mécaniciens et aux plombiers : on peut parier qu'à l'inverse, les psychiatres ou même les médecins généralistes auraient obtenu un score de masculinité beaucoup moins élevé.

<sup>52</sup> On peut se demander, par exemple, si, en dépit des représentations les plus courantes - romanesques et/ou cinématographiques -, et du fait qu'il soit longtemps resté un quasi-monopole masculin, le métier de policier, métier de relations, ne s'apparente pas, par le type d'intérêts et de compétences qu'il mobilise, à un métier aussi "féminin" - i.e. traditionnellement exercé par des femmes - que celui d'"assistante sociale".

ques traditionnellement «féminines», comme domestiques, artistes ou secrétaires) ou, à l'inverse, ceux de leur affectation à des positions qu'elles partagent avec des hommes (par exemple, professeurs d'université) ou à des positions homologues de positions majoritairement occupées par des hommes (comme celles d'athlètes). Ainsi peut-on comprendre que «l'identité sexuelle vécue» (*i.e.* les intérêts, les goûts, en particulier en matière de lecture) ne coïncide pas nécessairement avec «l'identité sexuelle officielle».

Dans cette perspective, il faudrait se demander, comme le suggèrent Luc Boltanski et Pascale Maldidier, s'il n'existe pas une relation entre, d'une part, les caractéristiques de l'identité sexuelle qui, par exemple chez les garçons, peut être imprégnée de valeurs viriles ou, au contraire, construite sur un modèle relativement féminin selon la façon dont s'est opérée la socialisation et, d'autre part, la possession des propriétés qui, au moins tendanciellement, caractérisent les scientifiques, ou, à l'inverse, les littéraires, quel que soit le sexe officiel<sup>53</sup>. De même que c'est par l'intermédiaire d'un déséquilibre entre l'éducation masculine et l'éducation féminine (avec tout ce que chacune d'elles implique dans l'usage du corps, mais aussi dans le rapport à la culture et surtout à la religion) que s'exerce l'influence observée ailleurs de la disparition précoce du père (dé-

cès, faillite, etc.) sur les «vocations» de clercs (ou d'intellectuels)<sup>54</sup>, il faudrait étudier, de façon plus générale, les situations particulières qui permettent de rendre compte de la féminisation des hommes (*i.e.* l'intériorisation de dispositions majoritairement féminines) et, par exemple, de leur orientation vers des filières littéraires et des positions de la division du travail en majorité féminines<sup>55</sup> ou, à l'inverse, de la masculinisation des femmes (*i.e.* l'intériorisation de dispositions statistiquement masculines) et, par exemple, de leurs investissements scientifiques et de leur orientation vers des métiers traditionnellement masculins<sup>56</sup>. Ainsi, une progression lente mais continue des filles s'observe-t-elle dans les écoles d'ingé-

<sup>53</sup> "Tout se passe comme si, écrivent-ils, au moins chez les garçons, la féminisation de l'habitus était, en nombre de cas, dans une relation dialectique avec l'investissement intellectuel; cela en fonction de l'homologie socialement constituée sur la base de l'opposition dominants/dominés, entre premièrement, la division entre les sexes et, deuxièmement, la division de la classe dominante et (quoique sans doute à un moindre degré) des classes moyennes entre fractions 'intellectuelles' et fractions 'industrielles'", notent Luc Boltanski et Pascale Maldidier (*La vulgarisation scientifique et son public*, op. cit.). Sur ce sujet, voir aussi Sergio Miceli, "Division du travail entre les sexes et division du travail de domination", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°5-6, novembre 1975, pp. 162-182; Luc Boltanski, "Pouvoir et impuissance, projet intellectuel et sexualité dans le journal d'Amiel", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°5-6, novembre 1975, pp. 80-108.

<sup>54</sup> Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin, "La sainte famille, L'épiscopat français dans le champ du pouvoir", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 44-45, novembre 1982, pp. 2-53.

<sup>55</sup> On pense, par exemple, au dernier Buddenbrook de Thomas Mann, pianiste comme sa mère et incapable d'"être hérité" par l'héritage paternel ou à Henry James: "les mathématiques m'inspiraient une telle crainte et une telle horreur, écrit-il, que le plus simple calcul arithmétique me trouvait et me laissait toujours impuissant et démuné - la dure discipline des ans n'apporta absolument aucun soulagement à mon état, et l'air que nous respirions à l'institution Rochette n'était que pures mathématiques pour nous former, avec un zèle tout à fait excessif, à ces autres rudes épreuves et professions, celles d'ingénieur des Mines et des Travaux publics, d'aspirant architecte et de technicien dans bien d'autres domaines, auxquels nous étions censés être destinés (...) Je comprends aujourd'hui que mes parents, dans leur préoccupation, aient juste trouvé que je lisais trop de romans, ou du moins que je les lisais avec trop d'attention - c'était bien là le vice" (*Carnet de famille*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1996, pp. 10-12). Sur ce sujet, cf. aussi David Herlihy, "Vieillir à Florence au Quattrocento", *Annales ESC*, n°6, novembre-décembre 1969, pp. 1138-1352 et Bernard Pudal, "Un usage oblique de la biographie de Marcel Léger, député ouvrier et catholique de 1919 à 1924", in *Convergences. Etudes offertes à Macel David*, Editions Calligrammes, 1991, pp. 371-389.

<sup>56</sup> Mais, comme le note Olivier Schwartz, "les canons de la virilité et de la féminité ne se laissent relativiser que si les individus peuvent les échanger contre d'autres modes d'être socialement légitimes: c'est précisément ce qui ne va pas de soi dans les catégories ouvrières" (*in Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990).



nieurs depuis le début des années soixante-dix, notamment dans la plus grande, l'École Polytechnique : 2% de filles y sont entrées en 1972, première année de la mixité, 13% en 1995<sup>57</sup>. Comment comprendre que des femmes de plus en plus nombreuses échappent à leur destin le plus probable ? Quelles sont celles qui transgressent les assignations de sexe et comment analyser leurs trajectoires ? L'enquête met en évidence l'importance de la familiarité avec un univers scientifique (l'héritage scientifique et la présence fréquente de femmes scientifiques dans l'environnement familial) et de l'indifférenciation sexuée des stratégies éducatives des parents (les scientifiques issues de fratries féminines ou filles uniques sont sur-représentées). Tout se passe également comme si les pionnières devaient inventer des solutions de compromis (par exemple, entre intérêts scientifiques traditionnellement masculins et intérêts pour les choses humaines traditionnellement féminins) : on constate ainsi que «la sous-représentation des femmes dans les domaines scientifiques et techniques varie beaucoup selon les disciplines. Elle est particulièrement sensible et constante en mathématiques et en physique et plus encore dans les spécialités industrielles de l'enseignement technique secondaire et supérieur (mécanique, électricité). Elle est moindre et tend à s'atténuer en chimie et en informatique tandis qu'elle disparaît en biologie et en agronomie. La féminisation des formations et des professions supérieures a été particulièrement vive depuis vingt ans dans le domaine des spécialités médicales et paramédicales (médecine, dentiste, vétérinaire) dont la sélectivité scolaire s'est accrue et se fonde de plus en plus... sur les mathématiques»<sup>58</sup>.

### *L'offre de lecture «féminine-féministe»*

L'émancipation économique des femmes, liée à la prolongation des scolarités et à l'ac-

cès désormais généralisé au marché du travail, d'une part, leur émancipation sexuelle, liée à la diffusion des techniques contraceptives et à la libéralisation de l'avortement, d'autre part, impliquent au moins virtuellement leur émancipation par rapport à la tutelle des hommes, et de ce fait, le relâchement du contrôle familial exercé sur les filles, leur accès libre au «marché des liaisons» (d'où la baisse continue de la nuptialité, le développement de la cohabitation, l'augmentation du nombre des naissances hors mariage) et, parallèlement, la précarisation du lien familial (augmentation du nombre des divorces et séparations, des familles monoparentales, des familles recomposées, etc.), toutes transformations qui induisent à terme la redéfinition (en cours) des rôles féminins - des «états de femme»<sup>59</sup> - donc aussi celle des «états d'homme» et qui remettent nécessairement en cause, sinon la pérennité, du moins les modalités de la domination masculine.

Circonscrit à des cercles relativement étroits de militantes, le mouvement féministe a contribué à cette redéfinition des états de femmes. Il n'a été ni sans écho, ni sans effet au-delà de cet univers restreint, notamment dans le champ de la presse et dans le champ littéraire qui diffusent des thématiques nouvelles ou renouvelées (le corps, la beauté, la sexualité, l'homosexualité, etc.) : les Editions des Femmes, créées en 1974, représentantes de la branche «dure» du M.L.F., redoutaient alors «la récupération»<sup>60</sup>. S'adaptant aux transformations structurelles qui ont affecté les situations scolaires,

<sup>57</sup> Catherine Marry, "Femmes ingénieurs: une (ir)résistible ascension", *art. cit.*

<sup>58</sup> Michèle Ferrand, Françoise Imbert, Catherine Marry, "Femmes et sciences? une équation improbable? L'exemple des normaliennes scientifiques et des polytechniciennes", *art. cit.*

<sup>59</sup> La formule est empruntée à Nathalie Heinich (*in Etats de femmes*, Paris, Editions Gallimard, 1996). A ces transformations de la condition féminine correspond dans la terminologie qu'elle propose, "l'état de femme déliée".

<sup>60</sup> "Partout des femmes, se donnant leurs propres moyens d'expression, d'édition, de diffusion, parlent, écrivent (...) Il faut cependant noter (déjà!) un certain danger de récupération de l'écriture-parole féminine-féministe, qu'elle soit gauchiste ou purement commerciale (l'écriture féminine, devenue marchandise à la mode, se vend bien" (*in* rubrique "Femmes" du *Catalogue des Ressources*, vol. 2, Paris, Coédition Librairies Alternative et Parallèle, 1976).

Domaines de compétence et d'action		Monde du travail			Univers domestique			
Types d'activités		Monde des choses matérielles	Monde des choses humaines		Monde des choses matérielles	Mondes des choses humaines		
Spéculation Théorie		Hommes	Hommes et Femmes				Femmes	
		Sciences de la nature	Intellectuel(le)s Sciences Sociales Ecrivains Artistes				Arts d'agrément Evasion Evasion romanesque Culture de L'intériorité	
Action Pratique	Conception Commandement	Hommes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes		
		Ingénieurs et Techniciens	Cadres supérieurs et moyens : •DRH •manage- ment •gestion	Professions intermédiari- res : •santé •enseigne- ment •travail so- cial, etc	Bricolage  Jardinage	Couture Tricot Cuisine Bricolage Jardinage		
	Hommes	Femmes	Femmes					Femmes
	Exécution	•ouvriers	•ouvrières •personnel domestique •employées	Employées :  • de commerce • de bureau				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Education des enfants</li> <li>• Gestion du capital social familial</li> <li>• Relations conjugales</li> <li>• Relations Parents/Enfants</li> </ul>

professionnelles, matrimoniales des femmes, journalistes et éditeurs proposent en effet des produits nouveaux ou renouvelés explicitement adressés au public féminin : offre littéraire «féminine-féministe» protéiforme ajustée aux attentes des différentes catégories de lectrices, contribuant à la rédefinition des intérêts, des représentations et de l'imaginaire féminins. Mais l'opposition masculin/féminin n'est pas pour autant disparue de l'offre littéraire : l'offre de lecture «féminine-féministe» a peut-être même contribué à consolider la représentation ordinaire du dimorphisme sexuel, de la bipolarité masculin/féminin<sup>61</sup>.

Cette offre renouvelée de lectures féminines n'était évidemment pas nouvelle : ayant achevé leur alphabétisation dans la seconde moitié du XIXe siècle, les femmes constituent depuis lors «la masse de public la plus avide de lectures et surtout de romans», note Anne Sauvy<sup>62</sup>, suscitant inquiétudes (les lectures féminines sont alors perçues comme incitation à la subversion ou, à l'inverse, comme instrument d'aliénation)<sup>63</sup> ou encouragements (dans le registre de «la domestication du sauvage»). L'expansion et l'hétérogénéisation du public du champ littéraire au cours du XIXe siècle se sont traduites par une spécialisation sans cesse accrue de la production et de la distribution et par un nouveau mode de classement des œuvres : «les entreprises éditoriales, écrit Jacques

Dubois<sup>64</sup>, s'avisent alors de ce que le public est loin de former un tout homogène et que ses attentes varient avec l'âge, le sexe, le statut social de ceux qui le composent. Ainsi le grand roman originel va-t-il bientôt se diversifier en plusieurs sous-genres (...). On pourrait parler en ce cas de division de la consommation telle que, pour chaque public particulier, soient désormais à prévoir un produit de lecture particulier. Pendant que les femmes liront des romans sentimentaux, les hommes se réserveront les romans d'aventure et les romans d'enquête, les enfants, les récits de Ségur, Malot ou Verne (selon l'âge)»<sup>65</sup>. Ainsi se sont peu à peu construites et solidifiées des catégories de lecteurs, cristallisant l'opposition masculin/féminin, naturalisée, éternisée, quitte à devoir la moderniser. Très tôt, l'offre de lecture «féminine» est explicitement inscrite dans l'adresse - titres des magazines ou intitulés des collections - recrutant les unes et écartant les autres<sup>66</sup>. «En se multipliant, surtout après la deuxième guerre mondiale, les collections populaires romanesques se diversifient, écrit Anne-Marie Thiesse. La division sexuelle de la lecture (l'amour pour les femmes, l'aventure pour les hommes) se traduit par l'existence de collections spéciali-

61 "Lorsqu'on met le mot femme dans un titre, on est à peu près sûre d'en écarter les hommes", déclarait Annie Ernaux à propos de *La femme gelée* et Benoîte Groult lui faisait écho en signalant "le peu d'intérêt que les hommes portent aux livres signés par des femmes" (*in Lire*, Dossier "Les femmes et la lecture", avril 1995).

62 Anne Sauvy, "La littérature et les femmes", *in* Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, 1900-1950, Paris, Fayard/Promodis, 1991, p. 269.

63 Cf. Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien*, Paris, Le Chemin Vert, 1984; "Des plaisirs indus. Pratiques populaires de l'écriture et de la lecture", *Politix*, n°13, 1991, pp. 57-67.

64 Jacques Dubois, "Naissance du récit policier", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, 1985, pp. 47-55.

65 Variante du roman sentimental, le roman historique est sa transposition dans un décor d'époque. Récits d'exploration, romans maritimes, romans guerriers, romans d'anticipation, les romans d'aventure "aux confins de la célébration de la virilité et de l'utilisation d'un certain savoir scientifique et technique", racontent les tribulations de héros valeureux, forts et intrépides. Le roman policier "s'organise, sous sa forme originelle, autour d'un héros masculin engagé dans des aventures où le servent non tant sa force physique que son intelligence et son astuce" (Anne-Marie Thiesse, "Les infortunes littéraires. Carrières de romanciers populaires à la Belle Époque", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, novembre 1985, pp. 31-46).

66 "On ne peut (...) abstraire les textes des objets qui les portent, écrit Roger Chartier, en ignorant que les processus sociologiques de construction du sens des textes s'appuient sur les formes dans lesquelles ils sont donnés à lire" (*in* "La lecture", *Préfaces*, n°1, 1987, p. 82).

sées dont les intitulés sont explicites : la «Bibliothèque Féminine» (Juven) ; les «Romans célèbres de drame et d'amour» (Tallandier) ; les «Jolis romans» (Tallandier) s'opposent ainsi aux «Collections militaires» (Librairie des romans populaires) ou à la «Bibliothèque des grandes aventures» (Tallandier)<sup>67</sup>. De même, les titres de «la presse féminine», usant de prénoms féminins ou désignant des intérêts «manifestement» féminins (comme la famille, la mode, la beauté, etc.), indiquent sans ambiguïté le lectorat visé (la fillette ou la femme)<sup>68</sup> : *La semaine de Suzette* (1905), *Fillette* (1909), *Lisette* (1921), *Votre beauté* (1932), *Le Journal de la femme* (1934), *Marie-Claire* (1937), *Femmes d'aujourd'hui* (1939), *Elle* (1945), etc.

Le mouvement féministe est à l'origine d'une presse féministe «militante» (*Des femmes en mouvement*, *Le torchon brûle*, etc.), puis «commerciale» : *F Magazine* (1978) est le prototype, selon les militantes, de la «récupération» du féminisme<sup>69</sup>. Mensuel entièrement écrit par des femmes, «où il n'y a ni mode, ni cuisine, ni beauté», il cesse de paraître en 1983. Avec un tirage de 200.000 exemplaires, il contribue à la diffusion de «nouvelles valeurs» au-delà du cercle restreint des militantes féministes, notamment en assurant la promotion des «livres de

femmes pour femmes» avec son hit-parade au titre équivoque - «Les femmes qui se vendent bien»<sup>70</sup> - et en induisant la réorientation de la ligne éditoriale d'une partie de la presse féminine : à partir de 1976, *Marie-Claire* dont le tirage dépasse 600 000 exemplaires, aborde des sujets jusqu'alors «tabous» comme l'avortement, la contraception ou le désir féminin; *Biba*, créé en 1980, est explicitement destiné «aux femmes qui travaillent»; *Cosmopolitan*, lancé en 1973 par le groupe *Marie-Claire*, propose «sa lecture» des «années MLF», «réconciliant féminité et féminisme»<sup>71</sup>. De même, une «nouvelle presse» concurrence la presse féminine populaire traditionnelle (*Les Veillées des Chaumières*, *Nous Deux*, *Intimité*, etc.)<sup>72</sup> : *Prima* (1982) dépasse en quelques mois le million d'exemplaires<sup>73</sup> et *Modes et Travaia* qui tente de rajeunir sa formule, doit céder la première place; fort de la réussite de *Prima*, Axel Ganz lance *Femme actuelle* (1984) qui atteint en deux ans les deux millions d'exemplaires; en 1986, le groupe Bauer lance *Maxi* qui vise un public plus populaire.

67 Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien*, op. cit. p. 127. Anne Sauvy signale également la collection "Bibliothèque des mères de famille" de Firmin-Didot; les collections "Bibliothèque de ma fille" et "Familia" de Gautier-Languereau (in "La littérature et les femmes", art. cit.).

68 Il faudra attendre les années 1960 pour qu'apparaisse une "presse masculine" qui n'est d'ailleurs pas le pendant de la presse féminine: le premier numéro du mensuel *Lui* sort en novembre 1963.

69 "A la fois par la personnalité des femmes qui y écrivent et par le contenu des articles, on trouve dans *F Magazine*, la synthèse d'un socialisme de bon ton (Benoîte Groult) et du giscardisme dans son extrême avancée radicale (Claude Servan Schreiber): un féminisme de consommation pour pays libéral avancé", écrivent A.M. Lugan-Dardigna et L. Blanquet (in "La reproduction des modèles dans la presse féminine. A qui profite le rêve des femmes?", *La condition féminine*, Paris, Editions sociales, 1978).

70 "Pour la première fois dans la presse française, une liste que vous trouverez désormais dans chaque numéro de *F Magazine* : les 10 livres de femmes les plus demandés" (*F Magazine*, n° 25, mars 1980).

71 "Peut-on réconcilier féminité et féminisme? Séduction et autonomie tant sexuelle qu'économique? (...) Avec son ton neuf et drôle, ni didactique ni moralisateur, "*Cosmo*" plaît à des femmes jeunes, diplômées e, et dynamiques: en quelques années, elles sont presque 300.000 à l'acheter. (...) Derrière la femme libérée cherchez la fée du logis" (in Florence Montreynaud, *Le XXème siècle des femmes*, Paris, Editions Nathan, 1995).

72 NB: le support, la mise en texte, le type de publicité, le prix des publications ont toujours segmenté le lectorat féminin en fonction de ses propriétés socioculturelles.

73 "Trois ans d'études de marché et de tests ont permis à ses promoteurs de cerner les attentes de femmes jeunes et actives pour affûter une formule qui y répond (...) ni vedettes, ni parisianisme (...) *Prima* bouleverse le marché de la presse féminine populaire" (in Florence Montreynaud, *Le XXème siècle des femmes*, op. cit.).

La «sexualisation» de l'écriture<sup>74</sup> et, dans certains cas, la recherche d'une écriture spécifiquement féminine<sup>75</sup>, s'institutionnalisent avec l'ouverture de librairies «de femmes» (Librairie des femmes, 1974), de maisons d'édition «de femmes» (Editions des Femmes, 1974; Editions Tierce, 1977) et de collections spécialisées chez les grands éditeurs qui perçoivent l'expansion d'un marché spécifique. Denoël-Gonthier avait innové dès 1964 en ouvrant la première collection «Femmes» avec la publication de *La femme mystifiée* de Betty Friedan. De nombreuses autres suivent : «Elles-mêmes» (Stock, 1975), «Voix de femmes» (Stock 2), «Féminin Futur»<sup>76</sup>, «Le temps des femmes» (Grasset, 1976), «Autrement dites» (Minuit, 1977), «Libre à elles» (Le Seuil), «Mémoires de femmes», «Mille et une femmes», etc. Cette expansion/divulgarisation de la «littérature féminine», liée, comme ce fut le cas en d'autres situations historiques, aux mouvements féministes et aux transformations objectives de la situation des femmes<sup>77</sup>, a élargi la circulation de corpus de textes et d'imprimés à des aires socioculturelles auxquelles ils n'étaient pas nécessairement destinés initialement, contribuant ainsi à un relatif ef-

acement des frontières entre «communautés de lectrices» distinctes par leurs ressources scolaires et culturelles et leurs positions sociales. Certains auteurs, antérieurement cantonnés aux circuits d'avant-garde, accèdent aux circuits commerciaux : Marguerite Duras, auteur des Editions de Minuit, voit *l'Amant* et *l'Amant de la Chine du Nord* inscrits au catalogue de France Loisirs ; certains ouvrages d'Annie Ernaux, auteur Gallimard, y figurent également; Régine Desforges, éditeur d'avant-garde, devient un «auteur maison» de France Loisirs<sup>78</sup>, etc. Cette période est aussi celle de la conversion du «langage du cœur» au «langage du corps»<sup>79</sup> et d'une vague autobiographique inscrite dans l'essor général de l'autobiographie et théorisée par le MLF : «les femmes n'ont que leurs symptômes, leurs cris comme textes». Sous forme de confessions, proches des journaux intimes, récits, poèmes, témoignages racontent la recherche de «mots pour le dire» : «partout, c'est le même désir de se trouver, de s'affirmer. Contestation des interdits et des dogmes, dénonciation de l'exclusion et de l'oppression, description de la vie 'réelle' des femmes, invention d'un nouvel imaginaire»<sup>80</sup>. Dans ces textes autobiographiques, la psychanalyse occupe souvent une place centrale : qu'il s'agisse de familiarisation avec des démarches introspectives, de réflexions sur la sexualité ou encore de la

<sup>74</sup> Madeleine Chapsal revendique alors d'écrire "en tant que femme pour des femmes".

<sup>75</sup> Cf. par exemple, la présentation de deux ouvrages parus en 1974: Annie Leclerc, *Parole de femmes* (Grasset) ("Inventer une littérature au féminin") et Marguerite Duras et Xavière Gauthier, *Les parleuses* (Minuit) ("Un nouveau parler-femme?") (*in Les idées en France, 1945-1988*, Paris, Folio, 1989).

<sup>76</sup> "Première collection où n'écrivent que des femmes, où les femmes peuvent dire 'moi, je', se décrire telles quelles, être elles-mêmes. Des récits autobiographiques, des documents, qui sont le reflet multiple et spontané de l'univers des femmes d'aujourd'hui. Bref, du vécu au féminin pluriel".

<sup>77</sup> Alors que les femmes étaient de plus en plus nombreuses à écrire au cours du siècle dernier, "elles sont radicalement absentes des études récentes sur le marché ou le champ littéraire", note Monique de Saint-Martin (*in "Les femmes écrivains" et le champ littéraire*", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°83, 1990). De même, l'accès des femmes au champ littéraire au cours des vingt dernières années reste à étudier (accès à des positions marginales? dévalorisation relative de l'activité littéraire? etc.).

<sup>78</sup> De 1968 à 1972, sa maison d'édition "édite et vend à une clientèle avertie les chefs d'œuvre de l'érotisme et du surréalisme". En 1982, elle publie une trilogie commençant par *La bicyclette bleue*, qui reprend le thème d'*Autant en emporte le vent*. Elle déclare: "Aujourd'hui, les mères offrent mes livres à leurs filles de 17 ans, alors qu'il y a quelques années, j'étais la bête noire des familles" (*in Florence Montreynaud, Le XXème siècle des femmes, op. cit.*, p. 536).

<sup>79</sup> A propos de la littérature féminine des années 1970, Annie Ernaux déclare: "On peut rapprocher cette écriture de l'écriture prolétarienne des années 1930 ou de la littérature rurale. Ce qu'il y a de commun à cette littérature féminine des années 1970, c'est une certaine exaltation, une violence, normale d'ailleurs pour des personnes qui se sentaient dominées. Ce mouvement a permis aux femmes d'aujourd'hui d'oser écrire sur le corps féminin" (*in Lire*, avril 1995).

<sup>80</sup> n Florence Montreynaud, *Le XXème siècle des femmes, op. cit.*.

diffusion de nouvelles prescriptions en matière d'éducation des enfants<sup>81</sup>, les femmes sont les premières «cibles» de «la psychologisation» de la société<sup>82</sup>. Bien que les témoignages de femmes sexuellement «déviantes», «marginales», version renouvelée des «filles perdues», constituent une part non négligeable de l'offre autobiographique<sup>83</sup>, la «nouvelle littérature féminine» reproduit ainsi l'allocation sexuée des domaines d'intérêts : qu'il s'agisse de la «culture de l'intériorité» ou du rôle d'éducatrice («moderne»). Mais cet essor d'une littérature féminine-féministe n'a pas pour autant fait disparaître l'offre des «classiques» de la littérature féminine. Le catalogue de France-Loisirs qui joue délibérément de la pérennité des «goûts féminins» et de leurs changements, offre un bon exemple de la coexistence d'une offre d'ancien style et d'une offre de nouveau style : Marguerite Duras et Annie Ernaux y côtoient Danièle Steel et Barbara Cartland, les *Claudine* et *Rebecca*.

<sup>81</sup> Les émissions radiophoniques ont joué un rôle précurseur à cet égard : le premier programme français de confession radiophonique animé par Ménie Grégoire de 1967 à 1981, a initié le recours aux ressources interprétatives de la psychologie et de la psychanalyse. "Inspirée des transformations contemporaines du 'courrier du cœur' dans le secteur de la presse féminine et influencée par les nouvelles thérapies conjugales, la psychologie et la sexologie, l'émission de Ménie Grégoire parvint à associer étroitement le 'vécu' des auditeurs, le direct téléphonique et l'interprétation 'psy'", écrit Dominique Cardon (*in* "Chère Ménie... Émotions et engagements de l'auditeur de Ménie Grégoire", *Réseaux*, n°70). En 1976, avec son émission "Lorsque l'enfant paraît", Françoise Dolto "accède à soixante-huit ans au vedettariat en mettant au service de millions d'auditeurs son expérience de thérapeute d'enfants" (*in* Florence Montreynaud, *Le XXème siècle des femmes*, *op. cit.*).

<sup>82</sup> Sur ce sujet, cf. Robert Castel, *Le psychanalisme*, Paris, Editions François Maspéro, 1973.

<sup>83</sup> Cf. les très nombreux récits de vie de femmes prostituées (*La dérobade*, *Les chambres closes*, etc.) dont la prolifération s'explique pour partie par le Mouvement des femmes prostituées de 1975.

**Best-sellers de la « littérature féminine »  
des années 1970-90**

- 1965 : Albertine Sarrazin, *La Cavale*, *L'Astragale* (récit autobiographique, 100.000 exemplaires vendus en deux mois).
- 1975 : Marie Cardinal, *Les mots pour le dire* («Par l'autobiographie, féminisme et psychanalyse atteignent le grand public»). Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle* («Benoîte Groult donne un des essais marquants de la période et qui connaît un grand succès»).
- 1976 : Jeanne Cordelier, *La dérobade*, préface de Benoîte Groult («Best-seller. Le témoignage d'une femme prostituée»). Grand succès de *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, autobiographie de Simone Signoreb.
- 1978 : Prix Goncourt à *Pélagie-la-Charette* d'Antonine Maillet. «Phénoménal succès international du roman de C. Mc Cullough, *Les oiseaux se cachent pour mourir*». «Début du triomphe international de Mary Higgins Clark avec *La nuit du renard*».
- 1979 : *La chambre des dames* de Jeanne Bourrin («Lance une vogue de romans historiques dont beaucoup sont écrits par des femmes»).
- 1980 : Elisabeth Badinter, *L'amour en plus*.
- 1981 : «Grand succès de *L'allée du roi*, autobiographie prêtée à Madame de Maintenon de Françoise Chandernagor».
- 1982 : «Succès des romans historiques», *Le Nabab* d'Irène Frain, *La Bougainvillée* de Fanny Deschamps. Régine Desforges, *La bicyclette bleue* («Plus de cinq millions d'exemplaires vendus en langue française»).
- 1984 : Prix Goncourt à Marguerite Duras pour *L'Amant*.
- 1985 : *L'accompagnatrice* de Nina Berberova.
- 1987 : *Jamais sans ma fille* de Betty Mahmoody («Un des plus grands succès de l'édition»).
- 1992 : «Grand succès de *XY* d'Elisabeth Badinter.
- 1993 : Prix Nobel à Tony Morrison (*Tahar Baby*, *Beloved*, etc.)

(NB: Les indications et commentaires sont issus de: *Les idées en France*, *op. cit.* et *Le XXème siècle des femmes*, *op. cit.*)

En 1978, la publicité du Livre de Poche, parue dans le numéro 5 de *F Magazine* titre: «Les best-sellers du Livre de Poche sont des livres de femmes». Suivent six photographies et six noms : Marie Cardinal, Christiane Rochefort, Benoîte Groult, Gisèle Halimi, Annie Leclerc, Jeanne Cordelier. Selon *Le XXe siècle des femmes*, «en France, l'année 1978 est le temps fort de l'expression des femmes dans l'édition et dans la presse (...) Au foisonnement des textes correspond une boulimie de lecture». Dans le numéro 18/18bis de *F Magazine* (juillet-août 1979), paraît un article intitulé «Un été où les femmes ont le vent en poupe»: «Jamais autant de femmes n'ont vendu autant de livres que cette année (...) Une dizaine d'auteurs féminins se sont, cette saison, placés en tête des ventes de livres». Sont citées: Hélène Carrère d'Encausse, Jeanne Bourin, Catherine Rihoit, Emilie Carles, Christine Collange, Claire Bretecher, etc. Dans le palmarès («Les femmes qui se vendent bien») de l'année 1980 de *F Magazine*, on trouve Marguerite Yourcenar, Antonine Maillet, Jeanne Bourin, Doris Lessing, Françoise Mallet-Joris, Anaïs Nin, Marguerite Duras, Elisabeth Badinter, Françoise Dorin, Julia Kristeva, Marie Cardinal, Régine Pernoud, Danièle Sallenave, Christiane Collange, etc.

Quant au roman historique, consacré notamment au Moyen Âge, il doit sans doute l'essentiel de son succès auprès du lectorat féminin à une relecture «féminine» du Moyen Âge. Jeanne Bourin, dont les livres antérieurs à *La chambre des dames* avaient eu peu de lecteurs, explique ainsi son succès: «Il s'agit du premier roman historique se passant au Moyen Âge, écrit par une femme et dont les personnages principaux sont des femmes» (in *F Magazine*, n°18/18bis, juillet/août 1979). Selon Régine Pernoud (auteur de *La femme au temps des cathédrales*), «les professions accessibles aux femmes, tout au moins durant la période féodale proprement dite (...) étaient plus ouvertes que nous aurions tendance à le penser, bien plus qu'au XIXe siècle en tout cas (...) Toutes les études attestent que, dans cette société féodale, aussi bien en milieu rural qu'en milieu urbain, les femmes prennent part à la vie économique. Ce nouveau pouvoir de la femme s'épanouit entre le XIe et le XIIe siècles avec l'amour courtois» (in *F Magazine*, n°32, novembre 1980).

### *Lectures féminines, lectures masculines, lectures mixtes*

On peut alors tenter de rendre raison de la distribution sexuée des pratiques de lecture, telle qu'elle a pu être mise en évidence dans une enquête qui se proposait de reconstituer des «histoires de lecteurs» et d'en rendre raison sociologiquement<sup>84</sup>. Bien qu'aucune des enquêtées n'ait pris directement part aux mouvements féministes des années 1970, toutes font partie de cette génération de femmes qui a vécu la triple révolution de la

scolarisation, de l'accès généralisé au marché du travail et de la maîtrise de la fécondité. La commune appartenance des enquêté(e)s à «la génération de mai 1968» permet d'étudier les modalités des transformations des structures subjectives dans une période de changement des structures objectives et, plus spécifiquement, les incidences des transformations de la condition féminine sur leurs pratiques de lecture et sur la perpétuation de l'opposition des pratiques selon le sexe. L'enquête met en évidence «le retard» des transformations des visions du monde social, de l'intériorisation de représentations nouvelles (ou rénovées) plus conformes aux nouvelles conditions objectives, qui préserve - au moins pour un temps - l'essentiel de la domination masculine. Les lectures féminines, comme toutes les lectures, participent, dans l'ordre des représentations, à la «théorisation» de la réalité sociale, soit en confortant des visions «dépassées» mais encore en phase avec les habitus, soit en opérant de petites ou grandes «révolutions symboliques» adaptées aux nouvelles conditions objectives.

Si les femmes ne limitent évidemment pas leurs lectures aux ouvrages écrits par des femmes et si les hommes ne refusent pas systématiquement de les lire, l'enquête montre cependant que rares sont les titres qui circulent à l'intérieur des couples : chaque sexe a ses lectures, voire sa bibliothèque. De même, les femmes semblent privilégier les livres qui leur sont explicitement adressés, à commencer par les romans «féminins-féministes», mais aussi les romans historiques et les témoignages, dont certains ont été de véritables *best sellers*. De façon générale, l'opposition masculin/féminin est perceptible dans les pratiques de lecture de la quasi-totalité des cas étudiés. Dans le couple formé par Lucie F. (documentaliste) et Laurent G. (ouvrier autodidacte), il lit Aristote, Hegel, etc., elle lit *Le violon intérieur, Comprendre et soigner son enfant*. «On a chacun de son côté les livres qu'on est en train de lire (...) mais alors c'est pas du tout, du tout le même style», déclare Catherine P., institutrice, dont le mari Frédéric est urbaniste. «Il vit sa vie de lecteur et moi la mienne», explique Valérie M., secrétaire, dont le mari

<sup>84</sup> Après avoir exposé l'objet de l'enquête (réalisée avec Bernard Pudal, dans le cadre d'une convention de recherche avec l'Observatoire France Loisirs de la Lecture), et son scénario, les enquêteurs demandaient aux enquêtés de leur présenter "leur bibliothèque" (i.e. l'ensemble des écrits présents dans l'espace domestique), puis de répondre à un questionnaire qui comprenait trois parties: la première portait sur la trajectoire biographique de l'enquêté et sur son itinéraire de lecteur, la deuxième sur les logiques d'acquisition, d'accumulation, de prescription et de circulation du livre, la troisième sur les usages de l'écrit et les manières de lire. Suivaient un relevé topographique et un inventaire de la bibliothèque. Une première analyse de l'ensemble des matériaux recueillis préparait les entretiens qui clôturaient l'enquête. Compte tenu de l'ampleur et des multiples facettes des investigations entreprises, l'échantillon, aussi contrasté que possible, tant du point de vue des pratiques de lecture que des caractéristiques socioprofessionnelles (niveau de diplôme, positions professionnelles, domaine d'activités), était constitué de dix-huit familles appartenant à une même génération (40-50 ans).

Daniel est jardinier. Jacques (ingénieur) et Mathilde B. (secrétaire), Jacques (pilote de chasse) et Sophie de V. (femme au foyer) ou encore Paul (informaticien) et Frédérique T. (employée) illustrent l'opposition générique entre des femmes vouées au monde des choses humaines, lectrices de romans, de magazines féminins et de psychologie et des hommes investis dans le monde des choses matérielles, faibles lecteurs ou lecteurs spécialisés (de science-fiction et/ou de revues professionnelles), enclins à l'anti-psychologisme et/ou à l'anti-intellectualisme viril (anciennes ou nouvelles, «les histoires de femmes» demeurent, à leurs yeux, «des histoires de bonnes femmes»).

Si diverses que soient les pratiques de lecture, les «intérêts» qui les sous-tendent apparaissent directement liés à leurs situations professionnelles respectives. Bien que la quasi-totalité des enquêtées ont (ou ont eu) une activité professionnelle, la déclaration de lectures professionnelles (livres, revues ou journaux) concerne presque exclusivement les hommes. Pour la plupart d'entre eux, l'entrée dans la vie active a eu des incidences directes sur leurs pratiques de lecture : ils ont souvent abandonné ou réduit leurs lectures antérieures au profit des «lectures professionnelles», délaissé le livre au profit de la presse professionnelle, etc. Par contre, rares sont les femmes qui déclarent des lectures professionnelles. La division sexuelle du travail qui attribue tendanciellement aux hommes le monde des choses matérielles et aux femmes le monde des choses humaines, permet de rendre compte d'une différence trop systématique pour être fortuite : les activités professionnelles «masculines» appellent le plus souvent des lectures spécialisées, pratiques ou scientifiques et techniques, concernant le monde des choses matérielles, lectures professionnelles clairement identifiées comme telles. A l'inverse, si les lectrices de romans ou d'histoires vécues, de témoignages, de magazines féminins, réinvestissent souvent les connaissances et/ou l'expérience qu'elles y acquièrent dans les métiers qu'elles exercent (ceux du moins qui mobilisent leurs aptitudes à gérer le monde des choses humaines), si, en d'autres termes, les lectures littéraires, romanesques, psy-

chologiques, etc., sont aux femmes, professionnellement et/ou familialement préposées au monde des choses humaines, ce que les lectures scientifiques et techniques sont aux hommes, chargés du monde des choses matérielles, elles ne les perçoivent pas comme des lectures professionnelles. Ainsi peut-on rendre compte de la solution de continuité, marquée par l'entrée sur le marché du travail, dans l'itinéraire de lecture des hommes et de son absence dans les itinéraires de lecture des femmes : soit parce que leurs investissements dans l'univers professionnel sont moindres que dans l'univers familial, et que, de ce fait, leur propension à acquérir les connaissances et à cultiver et les intérêts correspondants le sont également, soit parce qu'à l'inverse, les activités professionnelles qu'elles exercent ne requièrent pas de compétences essentiellement distinctes de leurs compétences familiales (humaines, relationnelles, psychologiques). Un relevé des revues et magazines lus par les enquêtés et les enquêtées met clairement en évidence la division sexuelle des pratiques de lecture. Les revues économiques et financières, *Capital*, *Challenge*, *Le Revenu Français*, *L'Usine Nouvelle*, etc., les revues techniques spécialisées, *Info PC*, *Média-Pouvoirs*, *La Champagne viticole*, *Le Lien horticole*, etc., ne sont lues que par des hommes. La presse féminine généraliste, *Cosmopolitan*, *Biba*, *Femme actuelle*, etc., les magazines spécialisés concernant pour l'essentiel les enfants et la santé, *Parents*, *Enfants Magazine*, *Santé Magazine*, *Top Santé*, etc., ne sont lus que par des femmes. Les lectures de Pierre A. (agriculteur) et de Daniel M. (jardinier) sont à peu près exclusivement des lectures d'accompagnement professionnel, des lectures utiles de revues spécialisées ou de livres «pratiques» : «je lis pour m'informer, je lis utile», dit l'un; «aujourd'hui, je prends un livre essentiellement pour chercher des informations», déclare l'autre. Pour rendre compte de l'usage, même limité, de l'imprimé par ces hommes de milieu populaire, dont les activités professionnelles et «les loisirs» sont consacrés au «monde de la nature», il faut à la fois prendre en compte l'existence et le développement des livres pratiques et les effets du développement de l'enseignement agricole, qui porte à recher-



cher dans les livres des savoirs pratiques anciennement transmis dans le cadre familial sur le mode de l'expérience. La reconversion professionnelle de Jean-Michel A. (consultant) dans le monde des médias s'accompagne non seulement de la lecture d'ouvrages techniques, spécialisés, sur la communication et les médias, à vocation explicitement professionnelle, mais aussi d'essais historico-politiques, lectures socialement et professionnellement rentables qui lui ont permis d'entretenir la sociabilité intellectuelle indispensable à son reclassement professionnel et lui permettent de rester «dans le coup», «en phase» avec les producteurs de «l'air du temps». Quant aux pratiques de lecture de Monique et Paul C. (professeurs de lettres) et de Catherine P. (institutrice), elles peuvent difficilement être disjointes de leurs fonctions d'apprentissage de la lecture, d'inculcation du goût de la lecture et de prescription de «bonnes manières de lire».

Mais bien que, dans le cadre de cette enquête, la division sexuelle des pratiques de lecture soit presque toujours «idéal-typique», certains cas permettent de mettre en évidence des variantes, voire des «contre-exemples». Marianne R. (technicienne), orientée vers le monde des choses matérielles, de la science et de la technique ne partage pas - loin s'en faut - l'attrait pour le roman en général et le roman féminin de Marguerite K. (secrétaire), lectrice populaire «de transition», passionnée de romans d'ancien style (Béatrice Beck) mais aussi de lectures féministes (Elizabeth Badinter, Flora et Benoîte Groult, etc.), ou de Marie-Christine F. (éducatrice) dont la bibliothèque révèle une lectrice-type du féminisme grand-public (Marie Cardinal, Benoîte Groult, Albertine Sarrazin, Marguerite Duras, etc.). Le couple formé par Julien (cadre supérieur issu de la haute bourgeoisie) et Valérie L. (qui «travaille dans la gestion») met en scène une véritable homogamie lectorale : symétrique masculin de Marianne R., Julien L. a des intérêts plus féminins que la plupart des hommes qu'il doit sans doute au fait d'avoir été élevé par des femmes et d'exercer un métier tourné vers le monde des choses humaines.

### *Jeux «imaginaires» et jeux «sérieux»*

Liée aux progrès de l'alphabétisation, l'extension de la lecture au public féminin a suscité à la fois incitations et réticences, tentatives pour la circonscrire, l'encadrer, la discipliner. Sans entrer dans les débats sur l'inéluctable nécessité ou les dangers supposés de l'instruction des femmes (et des classes populaires) et sur les effets présumés (bénéfiques ou maléfiques, en fonction des «bons» ou des «mauvais» livres, etc.) de la diffusion de l'imprimé sur les esprits, on peut supposer que «la menace» résidait sans doute pour l'essentiel dans l'anticipation de la perte d'un monopole (masculin et lettré), de possibles transformations de l'ordre social et des modes d'exercice de la domination. L'appropriation par les femmes d'attributs masculins menaçait de remettre en cause la hiérarchie du masculin et du féminin. L'omniprésence du thème du déclassement<sup>85</sup>, dans les discours des défenseurs de l'ordre établi comme dans ceux des opposants, suppose une représentation partagée des pouvoirs de l'imprimé, susceptible de remettre en cause le bien-fondé des places assignées et des attributions «naturellement» dévolues à chaque sexe (et à chaque classe sociale). «Il faudrait que l'écriture et même la lecture fussent interdites aux femmes. Ce serait le moyen de resserrer leurs idées et de les circonscrire dans les soins utiles du ménage, de leur inspirer du respect pour le premier sexe qui serait instruit de ces mêmes choses», écrivait ainsi Rétif de La Bretonne<sup>86</sup>. A cette vision alarmiste de la remise en cause de la séparation entre lettrés et non lettrés, s'est peu à peu substituée l'évidence d'un lien «naturel» en-

<sup>85</sup> Le "déclassement" est entendu dans le sens de l'aspiration à "s'élever" au dessus de sa condition ou à "trahir" sa classe. Cf. par exemple, la dénonciation par un instituteur des romans "qui dérèglent l'imagination (de ses anciens élèves), leur donnent des goûts déplacés, des désirs immodérés, leur font détester peu à peu leur condition modeste et les occupations auxquelles ils s'adonnent et finissent par faire désertir aux moins raisonnables la maison paternelle" (J.J. Darmon, *Le Colportage de librairie en France sous le Second Empire*, Paris, 1972).

<sup>86</sup> *Cit. in* François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire*, Paris, Editions de Minuit, 1977.

tre les femmes et la lecture - pratique «d'intérieur» et «de l'intériorité» - dont la vision masculine du monde semble s'être accommodée<sup>87</sup>. Peut-être même l'a-t-elle renforcée, dans la mesure où la lecture (et en particulier la lecture de romans) peut être considérée comme une participation imaginaire, «par procuration», aux jeux sociaux, détournant celles (ceux) qui s'y adonnent d'une participation réelle aux «jeux sérieux» des hommes<sup>88</sup>. La lecture, en effet, dispense celles (ceux) qui s'y adonnent intensément de jouer «pour de bon», elle est une manière de «faire comme si» qui dispense de «faire». Expérience imaginaire, déréalisante, substitut de l'expérience réelle, de la participation effective au monde réel, à ses jeux et à leurs enjeux, la lecture romanesque est aussi une manière de ne pas se risquer à la désillusion qui guette *Yillusio* masculine, notamment en un temps de transition, où les habitus s'adaptent toujours avec retard aux transformations objectives qui permettraient «virtuellement» aux femmes d'entrer dans le jeu. Le «goût féminin» pour la lecture, produit de l'intériorisation des frontières des jeux pensables pour les femmes, entretenu et dé-

veloppé par l'école, concourt peut-être aujourd'hui - naturalisé, éternisé en «tempérament» - à maintenir une séparation qui a d'autant plus de raisons d'être naturalisée que les conditions objectives de son existence tendent à disparaître. Ainsi peut-on comprendre aussi que les hommes n'accordent souvent à la lecture qu'une place mineure dans la hiérarchie de leurs intérêts (ils sont «ailleurs») et que lorsqu'ils s'adonnent à la lecture, c'est le plus souvent en participant - sur le mode imaginaire - à des jeux masculins (romans d'aventures, romans policiers, science-fiction, etc.). La distribution sexuelle stéréotypée des pratiques de lecture, à laquelle n'échappent que les «androgynes»<sup>89</sup>, «femmes socialement masculines» et «hommes socialement féminins», ne semble guère moins prégnante aujourd'hui qu'hier. Telle est du moins la conclusion qui se dégage de cette enquête où chaque sexe reconnaît «naturellement» ce qui est «pour lui» et ce qui est «pour l'autre», d'autant plus facilement que l'offre de lecture multiplie les indices (titres, couvertures, collections, etc.) de la destination féminine/masculine des textes.

---

<sup>87</sup> Sur la disqualification des lectures féminines ou populaires, cf. Jean Hébrard, "Les nouveaux lecteurs", in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'Édition française. Le temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle Époque*, Paris, Fayard/Promodis, 1990, pp. 526-567.

<sup>88</sup> Sur ce sujet, cf. Gérard Mauger et Claude F. Poliak, "Les usages sociaux de la lecture", *art. cit.*

---

<sup>89</sup> Sur les diverses théories de l'androgynie psychologique et notamment les recherches "féministes" qui les ont suscitées, cf. Fabio Lorenzi-Cioldi, *Les androgynes*, *op. cit.*